

UNIVERSITÉ DE LIMOGES

Faculté de Médecine

ANNÉE 2000

THÈSE N° 174

**LE MYSTÈRE DE LA MORT
DE GEORGES BIZET**



THÈSE

pour le

DIPLÔME D'ÉTAT

DE DOCTEUR EN MÉDECINE

Présentée et soutenue publiquement le 11 décembre 2000

par

Delphine LARROQUE

Née le 17 juillet 1970 à Juvisy sur Orge (Essonne)

EXAMINATEURS DE LA THESE

Monsieur le Professeur R. TRÈVES.....	Président
Madame le Professeur F. ARCHAMBEAUD.....	Juge
Monsieur le Professeur P. VIROT.....	Juge
Monsieur le Professeur P. WEINBRECK.....	Juge
Monsieur le Docteur J.F. PONS.....	Membre invité

UNIVERSITE DE LIMOGES

FACULTE DE MEDECINE

DOYEN DE LA FACULTE:

Monsieur le Professeur PIVA Claude

ASSESEURS:

Monsieur le Professeur VANDROUX Jean-Claude
Monsieur le Professeur DENIS François
Monsieur le Professeur GASTINNE Hervé

PROFESSEURS DES UNIVERSITES - PRATICIENS HOSPITALIERS:

ACHARD Jean-Michel	PHYSIOLOGIE
ADENIS Jean-Paul * (C.S)	OPHTALMOLOGIE
ALAIN Luc (C.S)	CHIRURGIE INFANTILE
ALDIGIER Jean-Claude	NEPHROLOGIE
ARCHAMBEAUD-MOUVEROUX Françoise (C.S)	MEDECINE INTERNE
ARNAUD Jean-Paul (C.S)	CHIRURGIE ORTHOPEDIQUE ET TRAUMATOLOGIQUE
BARTHE Dominique (C.S)	HISTOLOGIE EMBRYOLOGIE CYTOGENETIQUE
BEDANE Christophe	CLINIQUE OBSTETRICALE ET GYNECOLOGIE
BENSAID Julien	DERMATOLOGIE
BERTIN Philippe	CLINIQUE MEDICALE CARDIOLOGIQUE
BESSEDE Jean-Pierre	THERAPEUTIQUE
BONNAUD François (C.S)	OTO-RHINO-LARYNGOLOGIE
BONNETBLANC Jean-Marie (C.S)	PNEUMOLOGIE
BORDESSOULE Dominique (C.S)	DERMATOLOGIE
BOULESTEIX Jean (C.S)	HEMATOLOGIE ET TRANSFUSION
BOUTROS-TONI Fernand	PEDIATRIE
CATANZANO Gilbert	BIostatistique et Informatique Médicale
CHARISSOUX Jean-Louis	ANATOMIE ET CYTOLOGIE PATHOLOGIQUE
CLAVERE Pierre	ORTHOPEDIE
COGNE Michel	RADIOTHERAPIE
COLOMBEAU Pierre (C.S)	IMMUNOLOGIE
CORNU Elisabeth	UROLOGIE
CUBERTAFOND Pierre (C.S)	CHIRURGIE THORACIQUE ET CARDIO-VASCULAIRE
DARDE Marie-Laure (C.S)	CLINIQUE DE CHIRURGIE DIGESTIVE
DE LUMLEY WOODYEAR Lionel (C.S)	PARASITOLOGIE
DENIS François (C.S)	PEDIATRIE
DESCOTTES Bernard (C.S)	BACTERIOLOGIE-VIROLOGIE
DUDOGNON Pierre (C.S)	ANATOMIE
DUMAS Jean-Philippe	REEDUCATION FONCTIONNELLE
DUMAS Michel (C.S)	UROLOGIE
DUMONT Daniel	NEUROLOGIE
DUPUY Jean-Paul (C.S)	MEDECINE DU TRAVAIL
FEISS Pierre (C.S)	RADIOLOGIE ET IMAGERIE MEDICALE
GAINANT Alain	ANESTHESIOLOGIE ET REANIMATION CHIRURGICALE
GAROUX Roger (C.S)	CHIRURGIE DIGESTIVE
GASTINNE Hervé (C.S)	PEDOPSYCHIATRIE
	REANIMATION MEDICALE

LABROUSSE Claude
LABROUSSE François (C.S)
LASKAR Marc (C.S)
LEGER Jean-Marie (C.S)
LEROUX-ROBERT Claude (C.S)
MABIT Christian
MAUBON Antoine
MELLONI Boris
MENIER Robert (C.S)
MERLE Louis
MOREAU Jean-Jacques (C.S)
MOULIES Dominique
NATHAN-DENIZOT Nathalie
PERDRISOT Rémy
PILLEGAND Bernard (C.S)
PIVA Claude (C.S)
PRALORAN Vincent (C.S)
RIGAUD Michel (C.S)
ROUSSEAU Jacques
SALLE Jean-Yves
SAUTEREAU Denis
SAUVAGE Jean-Pierre (C.S)
TREVES Richard (C.S)
TUBIANA-MATHIEU Nicole (C.S)
VALLAT Jean-Michel
VALLEIX Denis
VANDROUX Jean-Claude (C.S)
VERGNENEGRE Alain
VIDAL Elisabeth (C.S)
VIGNON Philippe
VIROT Patrice (C.S)
WEINBRECK Pierre (C.S)

REEDUCATION FONCTIONNELLE
ANATOMIE ET CYTOLOGIE PATHOLOGIQUES
CHIRURGIE THORACIQUE ET CARDIO-VASCULAIRE
PSYCHIATRIE D'ADULTES
NEPHROLOGIE
ANATOMIE-CHIRURGIE ORTHOPEDIQUE ET TRAUMATOLOGIQUE
RADIOLOGIE
PNEUMOLOGIE
PHYSIOLOGIE
PHARMACOLOGIE
NEUROCHIRURGIE
CHIRURGIE INFANTILE
ANESTHESIOLOGIE ET REANIMATION CHIRURGICALE
BIOPHYSIQUE ET TRAITEMENT DE L'IMAGE
HEPATO-GASTRO-ENTEROLOGIE
MEDECINE LEGALE
HEMATOLOGIE ET TRANSFUSION
BIOCHIMIE ET BIOLOGIE MOLECULAIRE
RADIOLOGIE ET IMAGERIE MEDICALE
MEDECINE PHYSIQUE ET READAPTATION
HEPATO-GASTRO-ENTEROLOGIE
OTO-RHINO-LARYNGOLOGIE
RHUMATOLOGIE
CANCEROLOGIE
NEUROLOGIE
ANATOMIE
BIOPHYSIQUE ET TRAITEMENT DE L'IMAGE
EPIDEMIOLOGIE- ECONOMIE DE LA SANTE PREVENTION
MEDECINE INTERNE
REANIMATION MEDICALE
CARDIOLOGIE
MALADIES INFECTIEUSES

MAITRE DE CONFERENCE ASSOCIE A MI-TEMPS

BUCHON Daniel

MEDECINE GENERALE

SECRETAIRE GENERAL DE LA FACULTE - CHEF DES SERVICES ADMINISTRATIFS

POMMARET Maryse

* C.S = Chef de Service

A Éric,

A mes parents,

A mes frères et sœur,

A toute ma famille,

A Caroline et Franck,

A la famille Nicoulaud,

A Fanny, Delphine, Ber. et tous mes amis,

**Que cette thèse soit le témoignage de ma
reconnaissance pour l'affection, le soutien et la
confiance que vous m'avez toujours portés.**

A mon Directeur et Président de thèse,

Monsieur le Professeur Richard Trèves,

Professeur des universités de rhumatologie

Médecins des hôpitaux

Chef de Service

Je vous remercie de m'avoir confié cette passionnante étude, de m'avoir accompagnée et guidée tout au long de ce travail ; votre culture, votre gentillesse et votre disponibilité m'ont été précieuses.

Qu'il me soit permis ici de vous exprimer mon plus profond respect et toute ma reconnaissance.

A mon jury de thèse,

**Madame le Professeur Françoise Archambeaud,
Professeur des universités de Médecine Interne
Médecin des hôpitaux
Chef de Service**

Les quelques mois passés dans votre service en tant qu'externe me laissent d'excellents souvenirs.

Je suis très honorée de votre présence au sein de ce jury, et vous assure de mon profond respect.

**Monsieur le Professeur Patrice Virot,
Professeur des universités de Cardiologie
Médecin des hôpitaux
Chef de Service**

Je vous suis reconnaissante d'avoir accepté de faire partie de mon jury. Soyez assuré de ma plus profonde estime.

**Monsieur le Professeur Pierre Weinbreck,
Professeur des universités de Maladies Infectieuses
Médecin des hôpitaux
Chef de Service**

Le stage d'externe passé dans votre service reste un temps fort de mes études. Je vous remercie pour l'intérêt que vous portez à ce travail en acceptant de le juger.

Recevez ici le témoignage de ma reconnaissance.

**Monsieur le Docteur Jean-François Pons,
Docteur en Médecine Générale**

Cet été 1995, passé à vos côtés, m'a confortée dans le choix que j'ai fait d'exercer la médecine générale. Vous m'avez appris à écouter, à soigner et à accompagner.

Je vous en remercie et vous assure de toute ma gratitude.

A **Bénita Carteron**, pour son aimable contribution,

A **Hervé Lacombe**, pour ses conseils, et nos longues conversations téléphoniques concernant Georges,

A **Pierre Larroque**, mon secrétaire personnel,

A **Rémy Stricker**, pour sa gentillesse et son soutien,

A **Michel Villatte**, pour sa compétence en histoire,

A **tous les Conservateurs** qui m'ont guidée dans mes recherches :

au Conservatoire de Musique de Limoges,
à la Bibliothèque francophone Multimédia de Limoges,
à la Bibliothèque de Musicologie de Poitiers,
et enfin à la Bibliothèque Nationale de France, sur les sites Richelieu et Louvois.

Que cet ouvrage soit le témoignage de ma reconnaissance pour l'aide qu'ils ont bien voulu m'apporter.

PLAN

LE MYSTERE DE LA MORT DE GEORGES BIZET

INTRODUCTION

I- LA VIE

1-PREMIERS PAS

2-ROME

3-PARIS

4-MARIAGE

II- LA MALADIE

III-LA MORT

IV- LE RHUMATISME ARTICULAIRE AIGU

V- CONCLUSION

VI- ÉPILOGUE

INTRODUCTION

Sans prétention et très modestement, j'ai enquêté sur la vie et la mort restée mystérieuse de Georges Bizet...

Pourquoi Georges Bizet ? Il est à la fois le mieux et le plus mal connu de nos musiciens.

La gloire posthume qu'a connue Bizet avec *Carmen* a fait de lui un de ces nombreux génies dont l'histoire n'a retenu qu'une œuvre. Quelle injustice si l'on considère son importance dans l'évolution de la musique française et la qualité de ses nombreuses autres compositions !

En 1930, Marc Delmas mentionnait l'incroyable difficulté qu'il avait éprouvée à se renseigner sur Bizet. Aujourd'hui, mon sentiment est le même : Bizet reste et restera une énigme...

I- LA VIE

1 - Premiers pas

Bizet naît le 25 Octobre 1838 à Paris, 26 rue de la Tour d'Auvergne, 9ème arrondissement. Il est déclaré sous les prénoms d'Alexandre-César-Léopold mais sous l'influence autoritaire de son parrain (ou de son oncle, François Delsarte), il reçoit dix-sept mois plus tard, lors de son baptême, un prénom moins prétentieux, Georges qu'il conservera jusqu'à sa mort.

Il est l'unique enfant de parents musiciens.

Son père, Adolphe-Armand, fait figure d'original : après avoir exercé la profession de coiffeur-perruquier, il devient chanteur puis professeur de chant, au contact de son futur beau-frère, François Delsarte. Il composera aussi quelques rares œuvres restées méconnues. Cette transformation semble s'être opérée un an avant la naissance de Georges.

Aimée Delsarte, sa mère, pianiste brillante, venait d'une famille de notables du Nord. On ne sait rien de ses études au contraire de son frère, François, qui fit son apprentissage du chant au Conservatoire. Ce dernier épousa Rosine Andrien, elle aussi étudiante au Conservatoire.

À l'âge de quatre ans, Georges fait le début de son apprentissage : il étudie, avec sa mère, les notes en même temps que les lettres de l'alphabet.

Aimée est la première à croire en Georges : elle découvre ses facilités, sa puissance de travail, son étonnante mémoire et cette inspiration qui feront de lui un génie... quelques décennies plus tard. Ces qualités ne seront pas suffisantes, il lui faudra beaucoup de sérieux et de rigueur "pour arriver" comme le dit souvent Bizet lui-même.

La légende raconte que, de peur de lui faire perdre du temps, Aimée changeait les chemises de son fils sans le faire descendre de son tabouret de piano.

Derrière les portes, il entendait aussi les leçons de son père et très vite, il fut capable de distinguer les intonations, de les comparer et de les nommer. On imagine facilement l'émotion du père découvrant, alors qu'il s'apprêtait à lui donner sa première leçon, la justesse et la sûreté avec laquelle Georges attaque les

intervalles les plus difficiles ; il a alors huit ans. À partir de ce moment-là, Adolphe Bizet n'aura de cesse de pousser son fils vers une carrière musicale.

Alors que Georges montrait aussi quelque intérêt pour la littérature, son père cacha ses livres afin qu'il ne négligeât pas la musique (l'adolescent se rattrapera lors de son séjour à Rome où il dévorera la bibliothèque de la Villa Médicis).

Son père lui enseigna rapidement les premiers éléments de l'harmonie et les rudiments du piano.

Cette formation fut complétée par les cours de piano que lui donnait sa tante, Rosine Delsarte.

Lorsque Georges fêta ses 9 ans, il avait épuisé les connaissances musicales familiales ; aussi Adolphe, épaulé par l'oncle François, prit des dispositions pour l'envoyer au Conservatoire.

Il n'avait pas l'âge requis pour y entrer, mais dans l'espoir d'obtenir une dérogation, son père arrangea une entrevue avec Meifred, membre du comité des études.

"Votre enfant est bien jeune, dit Meifred en toisant le petit bonhomme avec une moue dédaigneuse.

- C'est vrai, répliqua le père sans se laisser déconcerter, mais, s'il est petit par la taille, il est déjà grand par le savoir.

- Ah vraiment ! et que sait-il faire ?

- Placez-vous devant le clavier, frappez-lui des accords et il vous les nommera sans faire une erreur."

L'épreuve fut tentée sur le champ. Le dos tourné vers l'instrument, l'enfant nomma sans hésiter tous les accords qu'on lui fit entendre et qu'on choisissait à dessein dans les tonalités les plus éloignées. En même temps, avec une facilité surprenante, il énumérait rapidement les diverses fonctions de ces accords, dans l'ordre où elles se présentaient sous ses doigts. Meifred ne put retenir l'élan de son admiration.

- Toi, mon garçon, s'écria-t-il, tu vas tout droit à l'Institut."

Légende ou histoire enjolivée, nous ne pouvons l'affirmer...

Toujours est-il que Georges fut admis en surnombre dans la classe de piano de M. Marmontel. Celui-ci reconnut que le jeune Bizet avait déjà une très bonne interprétation des sonates de Mozart.

On note pour date officielle de son admission au Conservatoire le 9 octobre 1848, il n'a pas encore fêté ses 10 ans.

La carrière scolaire de Georges fut uniformément couronnée de succès : six mois après ses débuts, il remporte le premier prix de solfège. Rapidement, il rejoint la classe de contrepoint et de fugues de M. Zimmermann. Mais la santé de ce dernier était mauvaise et il se faisait souvent remplacer par son gendre, Charles Gounod.

Charles Gounod et Bizet entretiendront une amitié ponctuée de hauts et de bas, nous y reviendrons plus tard.

1851, Georges remporte le second prix de piano ; il se révèle un excellent pianiste : virtuosité, technique et habileté lui sont reconnues.

Zimmermann meurt en 1853, il est alors admis dans la classe de Fromental Halévy ; premiers contacts avec une famille qui deviendra la sienne.

De la classe de Marmontel, il passe dans celle de Benoist et remporte le second prix d'orgue en 1854, le premier en 1855.

Fromental Halévy, en 1856, l'encourage à concourir et Bizet remporte le second prix de Rome avec une cantate, *David*. Jolie prouesse si l'on précise que cette année-là on ne décerna pas de premier prix...

Avant qu'il ne tente à nouveau le fameux concours ouvrant les portes de la Villa Médicis, Offenbach, alors Directeur des Bouffes-Parisiens proposa une autre épreuve à Georges : composer une opérette sur une farce en un acte, *Le Docteur Miracle*.

Soixante-dix-huit compositions parvinrent au jury comprenant Fromental Halévy, Auber, Charles Gounod et autres célébrités : ils couronnèrent ex-æquo Georges Bizet et Charles Lecocq. Ce dernier, un rien amère écrit en 1891 : *"Le Docteur Miracle, mis au concours par Offenbach, alors directeur des Bouffes, est un petit opéra-bouffe dans le genre italien, sans aucune originalité d'action : un tuteur, un amoureux qui se déguise pour pénétrer près de sa belle ; fureur du tuteur qui les surprend ; faux contrat et pardon final. Tous les lieux communs usés jusqu'à la corde, mais des vers habilement coupés pour le musicien.(...) Halévy, dont Bizet et moi étions les élèves, avait fortement influencé le jury en faveur de mon concurrent, et sans cette insistance (je l'ai su depuis) j'aurais eu le prix à moi tout seul, ce qui eût certainement mieux valu à tous points de vue.(...) Halévy, mon maître et celui de Bizet, ne me fit pas l'honneur de venir entendre ma première, mais vint à celle de Bizet. Je dois dire que pendant les deux ou trois années que je fréquentai la classe d'Halévy, celui-ci ne m'apprit absolument rien, et ses leçons, si on peut ainsi les nommer, étaient plutôt faites pour me dégoûter de la composition, puisque invariablement, lorsque je lui soumettais un morceau, il me disait de son air bourru: "C'est pas mal, mais j'aime pas ça", et jamais il ne m'a dit pourquoi "il n'aimait pas ça"*.

Bizet avait fait une assez bonne partition, mais un peu lourde, et avait raté presque tous les petits couplets que moi, j'avais réussis. Il les refit avant la première représentation.(...) En somme, ce fut à l'occasion du Docteur Miracle que je dus de connaître intimement ce grand artiste et d'apprécier sa puissante organisation musicale. Bien des fois je lui ai demandé des conseils. Je n'ai jamais rencontré chez aucun autre une même sûreté de jugement, un goût parfait et un bon sens."

Une conclusion flatteuse ne masque pas pour autant quelques fourberies...

Le Docteur Miracle de Georges Bizet est représenté onze fois et lui ouvre ainsi la porte de certains salons.

Saint-Saëns le rencontre les vendredis chez Offenbach et les samedis chez Rossini, rentré d'Italie et frappé par une dépression.

Le monde de la musique s'intéresse au jeune prodige : après son succès au prix de Rome, Rossini lui fournira une lettre d'introduction." *Un excellent élève de composition qui a fait des débuts ici avec une opérette, qui est également très bon pianiste et très charmant.*"

En prime il reçut aussi du grand maître une photographie dédicacée.

C'est aussi à cette époque là que le jeune Georges fait preuve d'humour et d'ingéniosité tout en vengeant Berlioz. Clapisson, auteur de la *Fanchonnette*, fut préféré par l'Institut au grand dramaturge. Cette injustice toucha Bizet : il se mit au piano, imitant les gestes, le jeu et la voix du fameux Clapisson, avec un esprit endiablé et improvisa une satire musicale qu'on appela *l'enterrement de Clapisson*.

L'épisode fut unique, mais confirmait le fait que Bizet avait déjà quelques talents.

Cette vie d'amusements et de rencontres ne l'éloigne pas de la composition et en juillet 1857, il se présente devant le jury du Prix de Rome avec une nouvelle cantate, *Clovis et Clotilde* : il remporte le premier prix.

Charles Gounod, son maître, est le premier à le féliciter après lui avoir dit en 1856 : "*Ne te presse pas.*"

Profitons-en pour revenir sur l'amitié qui lia les deux musiciens.

"*Vous avez été le commencement de ma vie d'artiste... J'ai craint d'être absorbé, je puis vous l'avouer maintenant.*" écrit Georges à Charles en 1872.

à Monsieur Sarrasin, Bâle
Ch. Fournier



Doc. B.N.F.

Georges l'admire : *"Quelle nature sympathique ! Comme on subit avec bonheur l'influence de cette chaude imagination ! Pour lui "l'art est un sacerdoce" : c'est lui qui le dit ; mais j'ajoute qu'il est le seul homme qui adore vraiment son art parmi nos musiciens modernes."*

Charles a vingt ans de plus et son parcours débute comme celui de Georges : Prix de Rome, la Villa Médicis. Puis il hésite entre les femmes et la religion, dilemme qui le poursuit tard dans sa vie. Il épouse cependant la fille de Zimmermann - professeur de nos deux musiciens au Conservatoire -.

Charles se lie avec Pauline Viardot, cantatrice et sœur de la Malibran, et intrigue George Sand, amie de celle-ci : *"Je me mets en quatre pour deviner à qui va ressembler le génie musical que vous m'annoncez. Me fera-t-il oublier Mozart ? Après tout, si c'est un génie, il ne ressemblera qu'à lui-même."*

Charles entre à l'Opéra avec *Sapho*, écrit *Ulysse*, *Le médecin malgré lui*, puis *Faust* en 1859 qui sera le premier sujet de discordance entre Bizet et Gounod : Georges est furieux, le rôle de Faust ne revient pas à son ami Hector Gruyer.

"Si je désire connaître Faust, c'est plus comme musicien que comme ami de Gounod, je te prie de le croire..." La lettre s'adresse à Aimée Bizet.

Georges est en colère contre le musicien mais aussi contre le don juan. *"Lorsqu'il était ici, sa passion pour la femme d'un de ses amis lui avait fait commettre une action blâmable, celle de tromper un homme qui l'avait soigné nuit et jour pendant une maladie grave.(...) C'est une nature qui ne sait pas résister."* *"Je trouve que mon cher papa a merveilleusement fait de retaper un peu Mme Gounod. C'est une bonne femme mais elle aime bêtement son mari ; elle lui est très nuisible et elle a sur lui la plus désastreuse influence : il y a longtemps que mon opinion est faite à cet égard (...). Gounod est l'homme le moins solide du monde en amitié. Je me rappelle que Delasalles avait dit cela en voyant les lignes de sa main, et le gaillard ne s'était pas trompé."*

"L'homme n'a qu'une certaine dose de facultés et toutes celles de Gounod sont concentrées dans son art." confie encore Georges à sa mère.

En 1867, le sujet de discorde est toujours identique : *"Gounod va partir pour Rome afin d'entrer dans les ordres !.. Il est absolument fou ! Ses dernières compositions sont navrantes ! Au diable la musique catholique !"*

Mais l'amitié et l'admiration prennent le pas sur son agacement et avant qu'il ne revienne de son séjour en Italie, il écrit encore : " *Quant à Gounod, il m'a toujours été impossible de le juger. Dominé par le fluide sympathique de cet homme si supérieur à moi par l'âge et le développement intellectuel, j'ai subi une influence complète.(...) En tout cas c'est le plus extraordinaire artiste que nous ayons maintenant (excepté Rossini et Meyerbeer) et cela prouve une fois de plus que pour être un grand artiste il n'y a pas besoin d'être honnête homme.* "

2 - Rome

Le 21 décembre 1857, cinq jeunes lauréats quittent la capitale : Didier et Sellier, peintres, Heim, architecte et enfin Colin et Bizet, musiciens. Ils atteignent Avignon la veille de Noël et ce sera le début d'une longue correspondance entre Georges et sa mère. " *Nous avons déjà visité, depuis lundi soir, Lyon, Vienne, Valence, Orange, et nous sommes actuellement à Avignon. Nous avons fait des promenades splendides. Montagnes, fleuves, rien ne nous arrête. Heim n'a pas pitié de mes jambes, et j'espère, grâce à lui, maigrir considérablement. Nous sommes ici en plein printemps, nous avons du soleil et du ciel bleu comme à Paris en juillet.(...) Je suis le plus heureux de tous les jeunes gens que je connais, et ce serait folie que de me plaindre.* " 24 décembre 1857.

Le 4 janvier 1858, il écrit de Savone : " *Nous sommes maintenant en Italie. Mes leçons d'italien me servent beaucoup maintenant. Je n'ai pas oublié, au contraire. Si tu vois Mr. Vimercati, dis-lui cela. Je suis le seul de la bande qui puisse baragouiner un peu, ça me pose très bien.(...) Malheureusement, le temps se met ce soir à la neige : ça m'effraye horriblement. Je me porte très bien sauf un affreux rhume, celui que j'avais déjà à Paris du reste : il est tenace en diable. Je prends tous les soirs une tasse de lait chaud avec de la muscade : tu vois que je me souviens de ton remède.* "

Première allusion concernant sa santé...

Florence, mardi 19 janvier 1858.

" *Chère maman, nous partons demain matin, à six heures, pour Rome.(...) Tout va toujours pour le mieux. Le temps est de plus en plus beau, mon rhume se*

perd dans la nuit des temps. Les camarades sont toujours les mêmes, Colin seul est un peu mélancolique. Il a eu une suite de malheurs comiques qui ont fait son désespoir et notre bonheur : un chapeau brûlé, un paletot déchiré, des chaussettes perdues, etc.. (...) Ce que tu m'as dit dans ta dernière lettre au sujet de l'argent m'a ennuyé. J'espère que les leçons iront assez bien pour vous remonter un peu et boucher le gros trou que j'ai fait en partant de Paris."

Ces premières lettres (les réponses de sa mère ont disparu) nous laissent entrevoir un jeune homme rond, jovial, moqueur et dépensier ; jusqu'alors aucune description physique ou morale ne nous permettait le moindre portrait.

Le 27 janvier 1858, la joyeuse troupe arrive à Rome, le voyage aura duré un mois, et Georges prend aussitôt la plume pour écrire à Aimée :

"Chère maman, selon nos prévisions, nous sommes tous heureusement arrivés à Rome le 27. (...) Et d'abord pour te tranquilliser, ma malle était à Rome avant moi. Tout est arrivé à bon port, mes effets ne sont même pas chiffonnés. Il n'en a pas été de même de mes camarades : l'un, Sellier, avait mis de la couleur en bouteille dans sa malle, et tout a été brisé. Heureusement pour lui, son linge seul a été atteint. Heim a eu ses habits pleins de faux plis. C'est encore à toi que je dois cette chance-là.(...) Et maintenant parlons un peu de l'arrivée à l'Académie. Nous avons été merveilleusement accueillis par nos camarades, qui ont cru devoir nous faire des charges charmantes : des lits en portefeuille, des tables de nuit cassées et appuyées sur un morceau de bois, ce qui procurait un tintamarre épouvantable chaque fois qu'on y touchait, etc... C'est une vieille habitude, aussi est-on loin de s'en formaliser.(...) Mais le lendemain, quand tout cela a été calmé, j'ai trouvé une douzaine de jeunes gens fort distingués, cinq ou six insignifiants, et trois assez canailles.(...) Mr. Schnetz notre directeur, est un excellent homme ; il est très gentil pour moi."

Bizet s'acclimate très vite à sa nouvelle vie. Très enthousiaste, il écrit :
"Je voudrais pouvoir te montrer, un instant, la vue splendide que j'ai de ma chambre. Je voudrais aussi te faire visiter le paradis que nous habitons et que l'on nomme Villa Médicis. C'est délicieux.(...) On travaille mieux ici qu'à Paris."

"La vie ici est très heureuse, la nourriture excellente."

Il s'acclimate tellement bien que très vite il prend part à la vie mondaine au contraire de son ami peintre, Moreau. En parlant de Schnetz, " *J'ai joué hier soir chez lui, j'ai eu un grand succès. C'est la première fois depuis que M. Schnetz est directeur, qu'on écoute et applaudit un musicien à l'Académie."*



Portrait de Georges Bizet à la Villa Médicis,
estampe de Giacomotti - Doc. B.N.F.

"J'ai des invitations par-dessus la tête, mais j'en accepte peu, car je ne suis pas ici pour m'amuser." rassure-t-il sa chère maman. En réalité, il sort beaucoup.

"M. Schnetz doit me présenter à un cardinal bien en cour."

"Je vais assez dans le monde, où je suis très fêté. Monsieur de la Tour d'Auvergne, grand seigneur de la calotte, m'a fait un accueil très gracieux." avouera-t-il plus tard...

Très vite, on découvre le côté enfant soumis de Georges. "Tu ne t'es pas trompée, écrit-il le 26 février 1858, je me suis beaucoup amusé au carnaval. J'ai été en voiture avec quelques camarades, et là nous avons jeté des bouquets et des confettis à pleines mains. Rien n'est plus charmant que le carnaval à Rome. Toutes les fenêtres sont garnies de femmes charmantes, presque toutes habillées à la romaine. C'est une pluie de fleurs et de confettis (dragées de plâtre) qui vous fleurit ou vous blanchit(...)"

"M. Schnetz a donné un bal masqué. Je me suis fait faire, par la femme d'un de nos domestiques, un ravissant costume de bébé. J'ai eu un succès fou, qui revient tout entier à la faiseuse. Je conserve tous mes bibelots pour te les montrer à mon retour et pour me déguiser au besoin(...) Schnetz me traite en enfant gâté." Bientôt, dans son courrier à sa mère, M. Schnetz deviendra "papa Schnetz". Plus tard, quelques rares billets à sa femme, Geneviève, seront signés "ton bébé".

Bizet est aussi sans cesse soucieux de plaire à sa mère, le lien qui les unit est très fort. Très ordonné, il numérote ses chemises pour ne pas risquer d'en user l'une plus que l'autre, il tient ses malles rangées et ne manque pas de détailler ses lettres : "J'ai dans ma chambre deux grands placards, six portemanteaux, dix-huit tiroirs."

On le sait dépensier, mais, il fait maintenant très attention : "J'ai toujours mal aux pieds, grâce à mes souliers qui sont soixante-dix huit fois trop étroits. Je me suis fait faire d'autres chaussures et j'espère rapporter mes brodequins neufs à Paris, où je tâcherai de m'en défaire le plus avantageusement possible. Si tu vois le cordonnier, fais-lui mes compliments et donne-lui ma bénédiction : venant de Rome, cela lui fera plaisir."

Il est gourmand, mais devient raisonnable : "Je n'aime plus les gâteaux, ni les glaces, ni les bonbons (à part les marrons glacés). Je suis devenu une petite perfection."

Bizet s'amuse certes, mais il compose aussi. Il travaille rapidement et facilement. Le 17 avril, le *Te Deum* est terminé, il ne sait quoi en penser : "*Tantôt je le trouve bon, tantôt je le trouve détestable. Ce qu'il y a de certain c'est que je ne suis pas taillé pour faire de la musique religieuse.*" Très vite, il tourne le dos à la religion. "*On me demande du religieux : eh bien je ferai du religieux, mais du religieux païen.*" "*Puis, à vrai dire, je suis plus païen que chrétien.*" "*Heureusement on peut aimer Dieu sans aimer les curés...*"

Ce *Te Deum* ne remportera pas le Prix Rodrigues auquel Bizet le destinait. Alors il clôt ainsi le chapitre : "*Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis pas taillé pour faire une messe. J'enverrai un opéra italien en trois actes, j'aime mieux cela.*"

En fait, le premier de ses envois à l'Institut, sera un opéra-bouffe en deux actes, *Don Procopio*, farce italienne. Bizet en tire une musique facile, gaie, très italienne. Le jugement de l'Académie est flatteur : "*Nous sommes heureux de constater ici de notables progrès sur les premiers essais de ce jeune artiste.(...) En résumé, cet ouvrage se distingue par une touche aisée et brillante, un style jeune et hardi, qualités précieuses pour le genre comique, vers lequel l'auteur nous montre une propension marquée. Ces qualités promettent de nouveaux efforts, et M. Bizet n'oubliera pas l'engagement qu'il vient de contracter envers lui-même comme envers nous.*"

Nous sommes en novembre 1859.

C'est à cette époque que Bizet, sur les conseils de M. Schnetz, demande, directement au Ministre des Beaux-Arts, l'autorisation de poursuivre son séjour en Italie plutôt que de faire une troisième année en Allemagne comme l'indique le règlement. Ce qui lui sera accordé. Pourquoi, lui qui courait s'enfermer avec Mozart, Haydn et Beethoven refuse-t-il de découvrir leur patrie ? Victor Wilder, le premier biographe du musicien en juillet 1875 avance une hypothèse : "*Il voulait épouser la muse germanique, mais, par un véritable caprice d'amoureux, il voulait l'épouser sous le ciel bleu de l'Italie.*" Qu'entendait-il par "amoureux" ? Amoureux du pays ou amoureux d'une femme ?

Les femmes jusqu'alors ne sont ni un sujet de discussion ni un sujet de préoccupation pour Georges : il oppose encore à 21 ans les vertueuses -sa mère- et les autres.

"*Il est vrai que toutes les choses qui dominent ordinairement les jeunes gens de mon âge me laissent parfaitement tranquille. Le jeu seul me produit quelques attrait, mais c'est chez moi un goût, voilà tout.(...) Je risquerai volontiers ma vie pour un ami, mais je me croirais idiot s'il me tombait un cheveu de la tête à*

cause d'une femme. Je ne dis ces choses-là qu'à vous, car, si on le savait, cela me ferait du tort pour mes succès futurs."

Plus tard, il changera quelque peu son opinion...

Quand il ne compose pas Georges joue : "(...) *l'après-dîner se passe généralement au salon des élèves. On y cause, on s'y chauffe, on y fait une petite partie de trente-et-un.*" Ou bien il lit : cette boulimie culturelle se comprend lorsqu'on sait qu'Adolphe, son père, avait caché les livres pendant son enfance afin que Georges se concentre sur ses partitions... Il lit, prend des notes et fait des résumés. La bibliothèque de la Villa Médicis manque d'ouvrages récents. Qu'importe ! Georges dévore les auteurs antiques, s'attaque ensuite au théâtre avec Shakespeare, Goethe et Beaumarchais. Lors de son voyage vers Paris, il poursuivra ses lectures : Musset, Mérimée...

Plus tard, installé rue de Douai avec sa femme, les livres seront encore très présents. Louis Gallet, un librettiste contemporain du musicien, écrit : "*Ceux qui, dans le petit appartement rue de Douai qu'il occupa jusqu'à ses derniers jours, ont vu sa bibliothèque, très complète, très variée, et passé en revue les livres qu'il aimait, soigneusement reliés, méthodiquement rangés, savent combien ce goût avait persisté chez lui et quelle place le commerce de la littérature, la fréquentation des vieux conteurs, ont tenu dans l'économie de son existence.*"

Revenons à la composition. Un doute sur la nature du second envoi existe : Rémy Stricker, note en 1999 : "*On peut passer plus vite sur le deuxième envoi de Rome. Un rapport de l'Académie lui avait donc fait remarquer qu'il fallait être plus sérieux : "Nous devons blâmer M. Bizet d'avoir fait un opéra-bouffe quand le règlement demandait une messe. Nous lui rappelons que les natures les plus enjouées trouvent dans la méditation et l'interprétation des choses sublimes un style indispensable même dans les productions légères, et sans lequel une œuvre ne saurait être durable."*

Quelle était cette œuvre ? Michel Cardoze, quelques années auparavant, assurait que le second envoi était *Vasco de Gama*, pour lequel l'Académie formula un avis favorable. Minime distorsion... Le troisième envoi, le *Scherzo*, jugé comme ravissant, sera repris ultérieurement dans la *Symphonie Roma*. Bizet n'aura de cesse de reprendre ses partitions, de les réarranger et malheureusement aussi de les détruire. Bon nombre de ses compositions ont aujourd'hui complètement

disparu soit du fait du musicien, soit qu'elles croupissent encore, ignorées dans un grenier quelconque.

Cette façon de faire et de défaire est le résultat de ses doutes permanents. *"Au Conservatoire, j'étais un bon élève ; ici je commence à me croire artiste, je marche tout seul, mais que de faux pas, que de chutes ! (...) J'ai un but, je sais ce qui est bien, ce qui est beau, il y a des moments où je crois y atteindre et puis va te promener, un gros nuage et il faut recommencer à tâtonner, c'est irritant."*

"Je finirai peut-être par contenter tout le monde, ou plutôt par ne contenter personne."

De la même manière qu'il veut plaire à sa mère, son but est de séduire tout le monde, mais que d'angoisses... *"Je puis affirmer enfin que je suis musicien, ce dont j'ai douté bien longtemps."* écrit-il en juin 1860.

1860, Guiraud arrive à son tour à Rome. Les deux hommes se sont connus dans la classe de Fromental Halévy. *"Guiraud a été charmant (...) il est aimable, modeste, franc et loyal. Nous avons les mêmes idées musicales. (...) Il m'a joué sa cantate qui est fort bonne. C'est infiniment supérieur à la mienne, c'est plus fait, c'est mieux senti, c'est plus l'œuvre d'un homme."* écrit Georges en février lors des retrouvailles. Il lui vouera toute sa vie durant une grande amitié où se mêlent respect et admiration.

En juin de la même année, les deux amis partent en voyage de Rome à Venise. *"Mon départ de l'Académie a été très chaud. Je n'en ai pas vu de semblables. Ceux mêmes que je regardais comme des indifférents m'ont serré la main les larmes aux yeux. Quant à moi, j'ai eu une attaque de nerfs épouvantable, j'ai pleuré six heures sans désemparer."* Bizet pleure la fin de l'insouciance mais il pleure aussi une inconnue...

"Vendredi 27 juillet. Nuit douce et atroce. Enfin je la quitte (...) Je me sens toujours horriblement triste. Nous partons à pied pour Cerveteri. J'arrive avec la fièvre, je me couche et dors. Réveil épouvantable, je souffre atrocement."

"Dimanche 29. Je pense vingt fois par jour à Zeph."

"Mardi 31. J'ai toujours de la tristesse (...) Réflexions peu gaies."

Plus aucune allusion ne sera faite dans son journal de bord concernant cette mystérieuse Zeph. D'ailleurs, Georges se console très vite. *"(...) De Palo à Civita Vecchia, dans le wagon, nous rencontrons deux biches. Je baiserais presque mais en pensant à elle."*

" Samedi 4 août. Nous rentrons à l'hôtel, nous buvons beaucoup, et nous avons une grande envie de baiser notre grosse padrona de cali mais la famille arrive. Zut à demain."

" Mardi 7. (...) Nous cherchons en vain des femmes."

" Vendredi 17. Délicieuses filles servant à la trattoria, on embrasse, c'est une p..."

" Jeudi 23. " Je retourne chez la p... que je ne paie pas !! "

" Dimanche 26. (...) Après avoir vu tant de choses, nous rencontrons une p...descendant des Monceniso. Nous nous faisons sucer la p... pour 25 baj. L'illustre sang des vieux nobles vénitiens n'en rougira pas."

" Mardi 28. (...) Nous cherchons des putains, toujours en vain. " "

"Vendredi 31. Nous rencontrons d'ignobles putains à soldats. Le soir, notre chaudepissé de garçon d'hôtel nous conduit au bordel. Je baise la bonne, un peu maigre !"

Ce voyage est aussi l'occasion d'autres plaisirs : " Nous sommes au bord de l'Adriatique et je prends des bains de mer à force. J'essaie d'apprendre à nager à Guiraud, qui mord peu. Quant à moi, je suis tout à fait lancé ; je suis fort nageur, et j'en suis enchanté, car le bain est pour moi un plaisir extrême." Cette habitude des bains froids lui restera malheureusement jusqu'à la fin de sa courte vie.

Le 4 septembre 1860, Guiraud et Bizet, après ces moments frivoles atteignent Venise et une nouvelle bien triste les attend : Georges apprend la maladie de sa mère ... il note dans son carnet de voyage : " (...) Ma première action est d'écrire à mon père et à ma mère.(...) Le soir, putanelle, sans succès."

Et il écrit à Aimée le 5 septembre : " Chère maman, je suis à Venise depuis deux heures. Tu as fait une grande imprudence en datant ta lettre de la maison de santé : la première lettre que me remet l'employé de la poste est celle-ci ; je l'ouvre et j'y vois ces deux lignes... Le coup a été terrible pour moi : le sang m'avait afflué aux yeux et au cœur, et je ne pouvais plus lire le reste de la lettre, je restais toujours sur cette triste impression. Enfin, après un quart d'heure de fureur, je crus trouver un prétexte suffisant contre un gondolier et je me précipitais sur lui avec la ferme intention de l'étrangler. Cet excellent Guiraud me l'arracha des mains.(...) je pris la décision de partir tout de suite pour Paris. Guiraud là encore, me fut utile : "Lis ta lettre avant", me dit-il...et, dans cette lettre, je trouvai de quoi me tranquilliser un peu. Je lus les autres, je comparai les écritures, et je ne vis aucune altération." La fureur passée, Bizet retrouve ses esprits ; il ne rejoindra Paris qu'à la fin du mois de septembre.



Bizet en voyage, fac-similé d'un croquis fait en wagon
par Monsieur G. Planté
Doc.B.N.F.

3 - Paris

Il faut maintenant se remettre au travail et Bizet donne des leçons, transcrit pour le piano des partitions allemandes, italiennes et françaises à la demande des éditeurs et termine son dernier envoi de Rome dont il ne reste rien aujourd'hui : *La Guzla de l'Emir*.

La vie reprend son cours et un soir du mois de mai 1861 il rencontre Liszt chez Fromental Halévy. Charles Pigot, en 1886, enjolive certainement l'histoire :

"Un soir de l'année 1861, Halévy réunissait chez lui, en un dîner d'amis, quelques-uns de ses intimes ; parmi eux Liszt, et le jeune Georges Bizet, fraîchement débarqué à Paris, après ses trois années d'exil de la Villa Médicis.

Le dîner fini, on passe dans le cabinet de travail du Maître, et, après la vague causerie à bâtons rompus, au coin du feu, dans la fumée bleue des fins havanes, après le moka lentement savouré, Liszt se met au piano.

Il exécute une de ses récentes compositions, encore inconnue des convives, hérissée de difficultés atroces, de traits d'une hardiesse vertigineuse, et avec quelle verve, avec quelle audacieuse virtuosité ! Les applaudissements éclatent ; Liszt vient de terminer sur un dernier trait, le plus hardi, le plus follement vertigineux ; tous s'empressent autour du grand pianiste et lui serrent affectueusement la main, le félicitant, ne tarissant pas d'éloges sur son merveilleux talent, admirant la virtuosité prodigieuse qui permettait à l'étonnant artiste de vaincre en se jouant, et sans le moindre effort apparent, les plus insurmontables difficultés.

"- Oui, répond Liszt, ce morceau est difficile, horriblement difficile, et je ne connais guère en Europe que deux pianistes capables de l'exécuter tel qu'il est écrit et dans le mouvement que j'ai voulu : Hans de Bulow et moi."

" Halévy s'était approché du piano et complimentait à son tour le grand pianiste.

Soudain se retournant vers le jeune Bizet dont il connaissait l'heureuse mémoire et la prodigieuse faculté d'assimilation :

"As-tu remarqué ce passage ?" lui dit-il et, frappant quelques accords sur le clavier, il esquissait vaguement le passage qui avait éveillé sa curiosité.

Bizet, à cette invite, s'était assis au piano, et reproduisait, sans la moindre défaillance de mémoire, le fragment qui avait attiré l'attention de son maître.

Liszt, étonné, le regardait, tandis qu'Halévy, souriant avec malice, jouissait de sa surprise.

"- Attendez, jeune homme, attendez, s'écria Liszt, vivement intéressé, j'ai précisément le manuscrit ; il va aider votre mémoire. "

Le manuscrit fut déroulé sur le pupitre. Alors, à la stupéfaction générale, Bizet attaqua les premières notes du redoutable morceau et, avec une verve, un brio, une audace inouïs, le lut jusqu'au dernier accord, sans une faiblesse, sans une hésitation.

Les applaudissements éclatèrent de nouveau, plus chauds, plus enthousiastes ; Halévy souriait toujours, savourant à longs traits le triomphe de son élève bien-aimé.

Mais Liszt, l'émotion générale calmée, s'était approché du jeune homme et, saisissant sa main qu'il serra avec effusion :

" Mon jeune ami, lui dit-il, j'avais cru qu'il n'y avait que deux hommes capables de lutter victorieusement contre les difficultés dont j'ai pris plaisir à hérissier ce morceau ; je m'étais trompé ; nous sommes trois, et je dois avouer, pour être juste, que le plus jeune des trois est peut-être le plus audacieux et le plus brillant."

Plus tard, en 1863, c'est Berlioz qui écrira son admiration : "Depuis Liszt et Mendelssohn, on a vu peu de lecteurs de sa force." ; et en 1875, Reyer : "Jamais musicien ne fut plus sûr de lui et d'une mémoire aussi prodigieuse."

Bizet aurait pu faire un excellent virtuose, mais il en avait décidé autrement : "Je joue du piano, et j'en joue très bien. J'y attache trop peu d'importance pour faire de la modestie." écrit-il à sa mère en 1860. Puis en 1866 : "Je joue très bien du piano et j'en vis mal, car rien au monde ne pourrait me décider à me faire entendre en public. Je trouve ce métier d'exécutant odieux ! Encore une répugnance ridicule qui me coûte une quinzaine de mille francs par an."

*L'année 1861 se poursuit, Bizet travaille énormément, il aide Gounod dans la composition de sa *Reine de Saba*.*

Un lundi matin de la fin de l'été, il écrit à un ami : " Ne m'attendez pas aujourd'hui. Ma mère est très fatiguée ; les médecins sont inquiets, et ne savent plus comment combattre un mal qu'ils ne comprennent pas. Je suis très triste, et mon père encore beaucoup plus que moi. Je ne veux pas la quitter, et cela me privera du plaisir de dîner avec vous."

Aimée décède le 8 septembre 1861, elle a 45 ans et l'on imagine aisément, ayant compris les liens qui les unissaient, la douleur qu'endure Georges.

Il lui sera difficile de se remettre à l'ouvrage, pourtant il poursuit l'orchestration de la *Reine de Saba* et dirige le travail des chœurs entrés en répétition.

Pendant ce temps-là, la construction de l'Opéra de Paris commence dirigée par Charles Garnier.

La première de la *Reine de Saba* a lieu le 28 février 1862, c'est un fiasco complet... D'ailleurs cette année n'apportera que soucis et tracasseries à notre musicien. Exploité par les éditeurs Choudens qui l'emploient à toutes sortes de besognes, il est obligé de se battre pour obtenir un salaire décent.

Fromental Halévy meurt le 17 mars.

Neuf mois après la mort d'Aimée, Marie Reiter, la bonne de 24 ans, rentre dans les Vosges accoucher de Jean ; elle revient au service des Bizet père et fils, et Jean pensera être le fils d'Adolphe jusqu'à la mort de Marie en 1920. Il n'en est rien, Georges est bien son père...

Enfin aucune composition notable n'est à mettre au compte de Georges cette année-là.

1863 sera tout autre. Le 11 janvier, Jules Pasdeloup fait jouer le *Scherzo* de Bizet au concert du Cirque Napoléon (Concerts populaires) entre Mozart (*Symphonie en mi-bémol*), Beethoven et Haydn.

Le succès est mitigé, Pasdeloup reçoit même des lettres d'insultes. Pourtant, le dimanche suivant, à la Société Nationale des Beaux-Arts, le *Scherzo* dirigé cette fois par Bizet lui-même remporte un vif succès ; on peut relever ceci dans les lignes du *Ménestrel* : "*l'œuvre d'un musicien consommé*" et dans celles de la *Revue et gazette musicale* : "*une clarté, une grâce toute française*".

En février, il dirige son *Vasco de Gama*, mais les critiques ne l'épargnent pas : "*(...) nous regrettons qu'il ait si mal réussi (...) tout manque de souffle, de couleur, d'originalité.*"

Malgré son aisance, ses facilités d'écriture, Bizet avait du mal à trouver l'équilibre final de ses partitions : il hésitait, essayait, recommençait...



Fromental Halévy devant le portrait de Chérubini
par Ingres
Photo Bingham, Doc. B.N.F.

Georges se remet cependant inlassablement à travailler mais il ne vit pas très bien sa nécessité, les travaux alimentaires l'ennuient... "*Il faut bien vivre..*" écrit-il à Guiraud.

Léon Carvalho, directeur du Théâtre-Lyrique, reçoit une subvention du Ministre des Beaux-Arts afin de représenter l'œuvre d'un prix de Rome qui n'aurait pas encore fait ses preuves ; il soumet un livret à Bizet - *Leïla* de Cormon et Carré - qui deviendra - *Les pêcheurs de perles* - ; Georges abandonne donc *Ivan IV* en chantier depuis la fin de l'été 1862. Il travaille vite, très vite, en reclus, et en août de la même année, la partition est achevée.

La première a lieu le 29 septembre (ou le 30). La critique fut mitigée mais l'opéra fut tout de même représenté dix-huit fois en alternance avec les *Noces de Figaro*...

En Octobre 1863, Adolphe Bizet fait l'acquisition pour 3 800 F. d'un modeste terrain au Vésinet. Il fait bâtir deux minuscules pavillons : le sien comprend une cuisine et une chambre, celui de Georges, un bureau avec son piano et une chambre. Attiré par le permis de trois ans de voyages gratuits sur la ligne de chemin de fer, Adolphe s'était senti l'âme d'un jardinier... Les deux hommes s'installent, Adolphe cultive, récolte et cuisine alors que Georges se remet à l'ouvrage : Carvalho lui redemande *Ivan IV* pour le théâtre lyrique. Malheureusement en novembre 1864, faute de moyens, le théâtre ne peut plus produire l'opéra...

Pendant ce temps-là, chez les Halévy, 1864 sera une année dramatique. Fin mars, Léonie Halévy, veuve de Fromental Halévy décédé deux ans auparavant, fait une crise de folie et est internée dans la maison de santé du docteur Marcé à Ivry. Ses deux filles, Esther, 21 ans, et Geneviève, 15 ans, assistent seules à l'inauguration du monument érigé en l'honneur de leur père. À partir de cette date, Geneviève est prise en charge par des cousins du côté maternel, les Rodrigues. Mme Halévy change de maison de santé, elle est maintenant chez le docteur Blanche à Passy qui note le 5 avril 1864 : "*Accès d'excitation maniaque de forme mélancolique.*"

La patiente tient un journal de bord qui nous apprend qu'Esther, sa fille aînée, est avec elle : "*Maladie causée par l'inconséquence de ma famille qui a mis une jeune fille impressionnable comme était mon Esther dans une maison de santé (impardonnable !!) Ils ont brisé ma vie*".

Le 19 avril, Esther meurt et cette tragédie restera entourée d'un lourd silence. Ludovic Halévy, le cousin de Geneviève, tient à cette époque des cahiers ; on retrouve une unique phrase qui résume bien trop vite ce drame :

"Le 19 avril, mort d'Esther après quelques jours de maladie." Il semble que pas moins de soixante-dix pages concernant cette période ont été supprimées par l'auteur lui-même et par la suite.

En 1938, le fils de Ludovic, Daniel, se souvient : *"La mort d'Esther Halévy m'est racontée la première fois par Etienne Ganderax, un ami de la famille. Autour de ce nom, toujours pour moi une affection, un silence. Je pensais qu'elle était morte de la poitrine. Mais non, c'est plus tragique. Sa mère, folle, avait été conduite chez le docteur Blanche. Considérée comme guérie, laissée demi-libre dans les jardins du docteur, sa fille vient s'installer avec elle.*

Mais elle n'était pas guérie, une nuit elle se lève, court en chemise dans les jardins. Il y avait une pièce d'eau. Elle s'y jette. Sa fille court après elle. Elle était indisposée. Elle se jette à l'eau, ramène sa mère. Mais ses règles arrêtées net déterminent une péritonite. Elle meurt. D'où la terreur qu'inspirait à ma tante Geneviève, sa mère."

Cette dernière phrase est fondamentale : toute la vie de Geneviève sera malheureusement perturbée par sa relation avec sa mère qui la rend responsable du décès d'Esther. D'ailleurs, la jeune adolescente sera tenue à distance par la famille et cela pendant cinq ans à compter de la catastrophe.

L'état de Léonie ne s'arrange guère, les médecins notent : *"Mai : Moins agitée, mais même incapacité de raisonnement suivi. Juin : Crise de véritable fureur. Décembre : n'a aucune notion de la durée du temps."* Elle retourne dans la maison de santé d'Ivry le 29 mai 1868, "non guérie".

Laissons les Halévy et revenons chez les Bizet qui n'ont pas vécu ces tristes moments.

Mais au fait, à quoi ressemble Bizet en 1864 ? Louis Gallet écrit : *"une forêt de cheveux blonds, drus, frisés, couronnant un visage rond, encore un peu enfantin"*.

Hugues Imbert, en 1903, se souvient : *"Dans la franchise et l'acuité des yeux s'abritant derrière le lorgnon, on retrouve l'artiste aux convictions ardentes, à l'esprit fin et moqueur, qui, dans un jour de bonne humeur, inventa au piano cette désopilante réception de Clapisson..."*

"...Le front puissant, recouvert par une chevelure luxuriante et bouclée, l'ovale un peu court de la figure encadré d'une barbe d'un blond ardent et quelque



Georges Bizet vers 1863
Photographie de Nadar - Doc. B.N.F.

peu mouvementée, laisse deviner aussi cette nature primesautière, nerveuse, bonne et chaleureuse, pleine d'élan et d'audace, qui se livre entièrement dans sa correspondance."

Il a 26 ans, descriptions physiques et photographies sont rares laissant une place importante à l'imagination de chacun.

L'année 1865 est sous le signe des rencontres. Edmond Galabert, fils d'un viticulteur de Montauban, désireux d'apprendre la composition musicale, sollicite Georges ; ils ont le même âge.

Bizet, rapidement sous le charme de la bonne volonté de Galabert, refuse une compensation financière malgré des revenus plus que légers. Une amitié solide se noue entre les deux hommes qui correspondront très régulièrement pendant de nombreuses années (1865 à 1872).

Bizet est fidèle en amitié, et l'amitié est pour lui une véritable passion : il est bon camarade mais franc, exigeant cette même franchise en retour, entier dans ses convictions, il en est batailleur ; le plus souvent gai et spontané, il avait des réparties cinglantes qui n'ont pas manqué d'amuser ses proches.

Alors qu'Auber le félicitait pour *La jolie fille de Perth* et s'étonnait de ne pas en être remercié, Georges lui répliqua : "*Un simple soldat reçoit des éloges d'un Maréchal de France, il ne lui en adresse pas !*"

Quant à sa franchise et sa loyauté, elles s'exprimèrent lors d'une réunion entre musiciens où Guiraud présentait sa nouvelle composition *Gretna Green*. Massenet couvrait d'éloges Guiraud et brutalement, Bizet l'interrompt : "*Tais-toi, tu me dégoûtes. Tous ici, nous aimons Guiraud, autant que toi. Et, pour moi, Guiraud, c'est mon frère. Eh bien, Gretna Green est une œuvre ratée. Tous, nous sommes désolés que Guiraud n'ait pas mieux réussi. Mais nous ne lui disons pas que nous admirons Gretna Green, parce que nous ne le pensons pas. Et toi, qui ne le pense pas davantage, tu viens lui parler de chef-d'œuvre ! Tu n'es qu'un faux ami...*"

Saint-Saëns appréciait Bizet pour tout cela : "*Son amour pour la franchise, fut-elle rude, s'étalait au grand jour ; loyal et sincère, il ne dissimulait ni ses amitiés, ni ses antipathies. C'était entre lui et moi, un trait commun de caractère qui nous avait rapprochés... Bizet n'était pas un rival, c'était un frère d'armes...*"

Dans le chemin de fer qui le mène au Vésinet, il rencontre Céleste Vénard dite Mogador, qui habite la maison voisine des Bizet, le chalet Lionel. Cette femme, d'abord ouvrière-brodeuse, *"passe du trottoir aux bras d'hommes plus ou moins connus, comme Musset, Alexandre Dumas ou Hermann Cohen, le secrétaire de Liszt."*

Au cirque Franconi, elle est écuyère, devient la maîtresse de M. Lionel de Moreton Chabrillan, petit-fils du comte de Choiseul, qui l'épouse.

Ils partent en Australie où Lionel est nommé consul ; ruiné dans une sombre affaire de mines, il meurt et Céleste rentre en France sans un sou.

Elle remonte sur les planches, joue sa pièce *Les voleurs d'or* corrigée par Alexandre Dumas. L'argent arrive avec le succès, elle aspire enfin au calme et achète un parc et un chalet au Vésinet en 1864.

De 14 ans l'aînée de Georges, elle lui apportera une amitié et un réconfort dont il a bien besoin.

L'Opéra a définitivement refusé son *Ivan IV*, Bizet accuse le coup. Il croit à un complot et se confie à son éditeur, Choudens : *"Je suis entré dans la carrière le nez au vent, la confiance au cœur. J'ai quelquefois une forme brusque, ma langue est une folle qui obéit plus à mes nerfs qu'à ma raison, mais je ne sache pas au monde un seul homme qui puisse me reprocher d'avoir fait sciemment de la peine à qui que ce soit. Je fais une rude école en ce moment. Les déboires, les froissements se multiplient autour de moi sans que je puisse en deviner la cause..."*

Céleste arrive à point nommé dans la vie de Georges. Celui-ci ne laisse aucune trace de leur rencontre dans ses divers écrits, notes ou lettres, mais Céleste dans ses *Mémoires inédits* parle d'une amitié platonique. Il semble pourtant que Bizet se serait fait plus pressant et la Mogador lui aurait répondu :

" Mon cher, avec moi, il ne faut jamais prendre le change, j'adore votre talent, je suis fière de votre amitié, de vous serrer le bras en marchant à côté de vous, au clair de la lune, mais mon admiration est absolument platonique. Quant à mon cœur, il n'a jamais rêvé d'habiter dans un cœur qui ressemblerait à une maison meublée où l'on vous loge à la nuit."

Il avait répondu : "Je pourrai donner congé à mes autres locataires."

"- Non, il y en a une à bail, la femme de votre meilleur ami. "

"- Je crois qu'il est à terme, je ne l'aime plus. "

"-Vous l'aimez moins peut-être, mais cette affection-là n'est pas encore à terme. Finissez votre temps et nous verrons plus tard ce que nous aurons à faire de notre bonne et franche amitié. Mais pour l'instant, restons ce que nous sommes, de bons camarades, sans cela nous aurions cent chances contre une de nous fâcher

prochainement. " Le chalet reste ouvert, Georges vient jouer du piano, composer et bavarder avec Céleste.

Un biographe récent situe la scène en 1867. Qui est la femme du meilleur ami ? Existe-t-elle vraiment ? Probablement, non.

Leur amitié prendra fin lorsque Georges épouse Geneviève.

L'année 1865 se termine, Manet après avoir peint en 1864 le *Déjeuner sur l'herbe* vient de terminer *Olympia*, Claude Bernard écrit *l'Introduction à la médecine expérimentale* et on reconnaît la valeur légale du chèque.

Quant à Georges, il n'a pas énormément composé.

Espérons que 1866 permettra à Georges de s'épanouir enfin...

Carvalho, toujours fidèle et confiant commande une nouvelle œuvre par contrat : *La jolie fille de Perth*. Et Bizet travaille dur, très dur : non seulement il se doit d'honorer l'engagement pour le Théâtre-Lyrique, mais en plus, comme d'habitude, il est obligé de s'acquitter de tâches alimentaires.

Alors il écrit à son ami Galabert : " *Cher ami, si vous veniez comme moi d'orchestrer une ignoble valse pour X., vous béniriez les travaux de la campagne ! Croyez bien que c'est enrageant d'interrompre pendant deux jours mon travail chéri pour écrire des solos de piston. Il faut vivre ! (...) Je me suis vengé. J'ai fait cet orchestre plus canaille que nature.* "

" *Je suis accablé de besogne.* "

" *Mes trois cent vingt pages d'épreuves sont corrigées, et remplacées par d'autres, il n'y a pas de fin !* "

" *Je suis harassé de fatigue (...) je n'ai pas dormi depuis trois nuits et je tourne trop au noir !* "

" *Si vous saviez mon existence depuis un mois ! Je travaille quinze et seize heures par jour, plus quelquefois, car j'ai des leçons, des épreuves à corriger, il faut vivre.* "

" *Je suis littéralement crevé ! (...) Il est temps ; je suis épuisé.* "

En juillet il semble satisfait de la tournure que prend *La jolie fille de Perth* et en septembre, le premier acte est terminé.

En novembre, il conclut le second et remet la partition à Carvalho le 29 décembre. Il exige que les répétitions démarrent sur le champ mais le Théâtre-Lyrique croule sous les dettes.

Carvalho ne doit son salut qu'à *Roméo et Juliette* de Gounod, œuvre à grand succès qui sera représentée plus de cent fois. Malgré tout, la première de *La jolie fille de Perth* n'aura lieu qu'un an plus tard, le 26 décembre 1867.

Bizet écrit à Galabert : " *Mon ouvrage a obtenu un vrai et sérieux succès ! Je n'espérais pas un accueil aussi enthousiaste et à la fois aussi sévère.(...) On m'a pris au sérieux et j'ai eu la joie d'émouvoir, d'empoigner une salle qui n'était pas positivement bienveillante. J'avais fait un coup d'Etat : j'avais défendu au chef de claque d'applaudir. Je sais donc à quoi m'en tenir. La presse est excellente ! Maintenant, ferons-nous de l'argent ?*" Hélas, non...dix-huit représentations seulement ... et l'affront pour Georges de se voir remplacé par la *Fanchonnette* de Clapisson...

Peu de temps avant la première de *La jolie fille de Perth*, en octobre 1867, Bizet avait demandé la main de Geneviève Halévy. Se confiant toujours au même Galabert, il écrit : " *J'ai rencontré une adorable fille que j'adore ! Dans deux ans, elle sera ma femme !*"

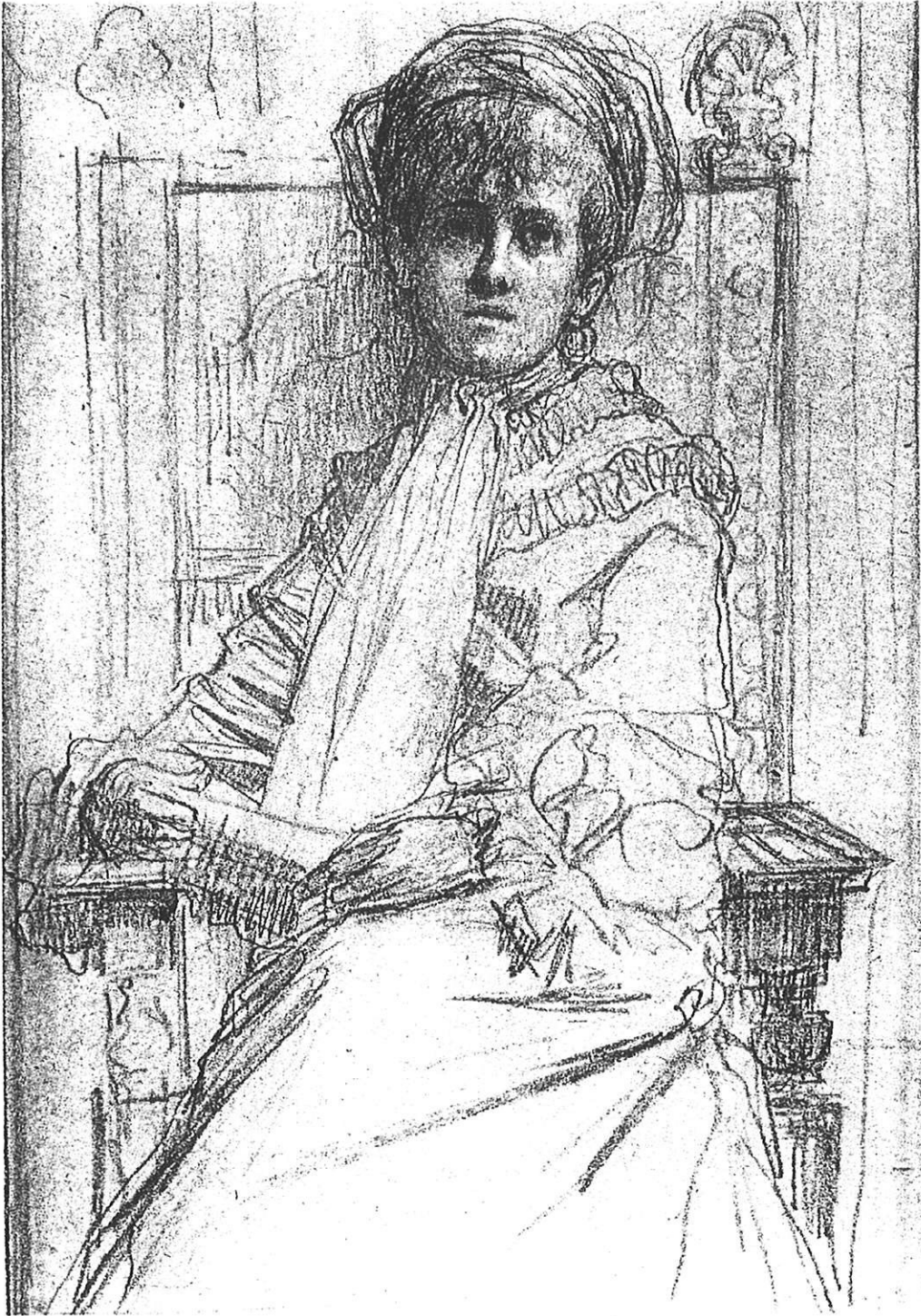
" *Plus de soirées ! plus de cascades ! plus de maîtresses ! tout cela est fini absolument fini !*" et puis, quelques jours plus tard : " *On a brisé les espérances que j'avais formées..., la famille a repris ses droits !... Je suis très malheureux. Excusez-moi de ne pas entrer dans de plus grands détails. Un de ces jours je vous dirai tout cela !...*" Novembre 1867 : " *Je suis toujours fort triste. Le coup qui m'a frappé détruit des espérances qui m'étaient chères. Peut-être tout n'est-il pas perdu, mais...*" Il est impossible aujourd'hui encore de dire quelle était la famille responsable des ruptures de fiançailles.

L'année 1868 commence donc tristement pour Georges qui pour la première fois se laisse aller à son chagrin dans ses lettres à Galabert et à Paul Lacombe, autre élève avec qui il correspond.

Février 1868 : " *Je traverse une crise ; je suis très démoralisé pour mille causes que je vous dirai prochainement.*"

Juillet 1868 : " *J'ai le spleen : du noir, du noir, du noir.*"

Février 1869 : " *Je passe mes nuits à me demander si la vie n'est pas une cruelle plaisanterie, si l'intelligence, la sensibilité ne sont pas des vices de conformation morale dont il faut porter la peine. Je n'ai jamais ressenti un tel dégoût. Je voudrais m'expatrier, fuir mes semblables, ce monde odieux auquel je suis rivé.(...) Vous qui m'avez vu quelquefois dans cet état de découragement, vous ne pouvez vous faire une idée du degré d'affaissement moral où je suis tombé.*"



Madame Georges Bizet, étude pour son portrait (1878) par Jules-Élie Delaunay.
Musée des Beaux-Arts, Nantes.

4 - Mariage

Le mois d'avril arrive et Georges voit à nouveau Geneviève sans aucun doute grâce à la bienveillance de l'oncle de la jeune fille, Hippolyte Rodrigues, frère de Léonie.

" Les journaux m'ont joué le mauvais tour de parler de mon mariage avant que je ne fusse en position de l'annoncer moi-même. J'épouse Mademoiselle Geneviève Halévy. Je désirais ardemment cette union qui fera de moi un homme parfaitement heureux. Vous apprendrez cet heureux événement avec plaisir, je n'en doute pas, ainsi que ma tante. Toujours votre mille fois dévoué neveu."

Bizet s'adresse à son oncle, François Delsarte, le professeur de chant à la voix de "bottes trouées" aux dires de Berlioz. On ne connaît pas la réponse de François, il semble qu'elle ait été "très négative" et les Delsarte n'assisteront pas au mariage.

Bien sûr, Georges annonce son mariage à son fidèle Galabert : *" Je vous annonce secrètement ce qui sera officiel dans huit jours. Je me marie. Nous nous aimons. Je suis absolument heureux. Nous serons pauvres quelques temps, mais qu'importe ? Sa dot est de 150 000 F., plus tard 550 000."*

Le mariage est célébré le 3 juin 1869 à la mairie du 9ème arrondissement. Il n'y a pas de cérémonie religieuse, Geneviève est juive. Peut-être est-ce là, la raison de l'absence des Delsarte, fervents catholiques.

Sont présents Léon Halévy, frère de Fromental qui, très bientôt, basculera dans la folie, Adolphe-Armand Bizet, le père du marié, Hippolyte Rodrigues, frère de Léonie, "heureux d'avoir vaincu les résistances à ce mariage", Emile Péreire, président de la Compagnie des chemins de fer du Midi, Adrien Benoît-Champy, Président du Tribunal Civil de la Seine, et Adolphe Franck, membre de l'Institut.

Léonie Halévy, absente, est "dans l'impossibilité de manifester sa volonté", toujours pensionnaire de la maison de santé d'Ivry.



1



2



3

1- Léonie Halévy et Jacques Bizet enfant. Collection Henriette Guy-Loë.

2- Esther et Geneviève Halévy. Collection Claude Nabokov-Joxe.

3- *Ludovic Halévy* par Alexandre Dumas fils.
Collection Claude Nabokov-Joxe.

4- Fromental Halévy, avec dédicace « À mon cher neveu William »
[Busnach], 16 septembre 1859. Collection Henriette Guy-Loë.



4



Ludovic Halévy
Photo Nadar - Doc. B.N.F.

Ludovic Halévy, fils de Léon et cousin de Geneviève, note dans son *Journal* : "*Aujourd'hui Geneviève a épousé Bizet. Qu'elle est heureuse la pauvre et chère enfant. Que de catastrophes autour d'elle dans ces dernières années. Que de douleurs et de deuil. Si quelqu'un est en droit de demander à la vie un peu de tranquillité et de bonheur, c'est bien Geneviève. Bizet a de l'esprit et du talent. Il doit arriver.*"

Les jeunes mariés partent en lune de miel dans la maison de l'oncle Hippolyte à Saint-Gratien, près d'Enghien.

Lune de miel ou pas, Georges n'entend pas ne rien faire.

Le contrat de mariage stipule son engagement à terminer *Noé*, oeuvre laissée inachevée à sa mort par Fromental Halévy. Il montre peu d'enthousiasme, se sert de ses propres compositions pour clore le quatrième acte (*Vasco de Gama* et *Ivan IV*). Georges ne trouve pas les chanteurs attendus et diffère la représentation. La première sera tellement différée qu'elle aura lieu...dix ans après la mort de Bizet et en Allemagne !

Le couple Bizet s'est en même temps installé rue de Douai au numéro 22. "*Nous sommes en ce moment morts de fatigue.(...) Quelle besogne, c'est effrayant ! Le jour nous achetons des casseroles ; la nuit je travaille au "Noé" pour lequel j'ai passé avec Padeloup un traité à courte échéance qui me remplit d'effroi.*" écrit-il à Mme Trélat, chanteuse appréciée de Bizet.

Bizet s'enflamme pour plusieurs projets mais aucun n'aboutit réellement, le bilan des années 1869 et 1870 n'est pas très positif.

Le 19 juillet 1870 alors que la France déclare la guerre à la Prusse, Georges travaille sur *Grisélidis* tout en veillant sur Geneviève, minée par un nouveau deuil, celui d'un ami de la famille. Ils sont à Barbizon.

La situation politique l'inquiète aussi, il écrit à Guiraud :

" *Hier, anxieux, désespérés, ne pouvant tolérer plus longtemps cet atroce état d'indécision, nous sommes allés à pied à Fontainebleau et là, à la mairie, nous avons lu la poignée de dépêches que le Gaulois publie aujourd'hui. Ainsi, à trois reprises différentes, nos soldats ont combattu un contre dix, un contre cinq, un contre trois ! Ainsi, l'armée prussienne manœuvre tranquillement, sachant à merveille où sont nos différents corps d'armée, les bat à son aise successivement, et nos généraux ne savent rien.(...) Certes, je ne suis pas chauvin, tu le sais ; mais j'ai le cœur serré et*

les larmes aux yeux depuis hier ! Pauvre pays ! Pauvre armée !... Gouvernés et dirigés par une incapacité désormais notoire !(...)

Inutile de te dire que depuis trois jours, je n'ai même pas essayé de tracer une note ! Si nous perdons la grande bataille, je ne sais trop si je ne ferai pas mieux de rentrer à Paris."

"Je rentre à Paris demain matin. La garde nationale sédentaire me réclame. (...) L'avenir est très sombre, cher ami, et nous n'avançons guère. Pourvu que votre mariage ne soit pas retardé par cet appel aux armées. Je le désire et je l'espère. Sans mon mariage, je serais mobile. Il est vrai que si j'étais garçon, cela me serait égal."

"Et notre pauvre philosophie, et nos rêves de paix universelle, de fraternité cosmopolite, d'association humaine ! Au lieu de tout cela, des larmes, du sang, des monceaux de chair, des crimes sans nombre, sans fin ! (...)

"Je ne puis vous dire, mon cher ami, dans quelle tristesse me plongent toutes ces horreurs.

"...Je suis français, je m'en souviens, mais je ne peux oublier tout à fait que je suis un homme. Cette guerre coûtera à l'humanité cinq cent mille existences. Quant à la France, elle y laissera tout..."

"Je commence demain à 7 heures mes exercices militaires, nos fusils pèsent 14 livres, c'est lourd pour des musiciens."

Le 2 septembre, les prussiens remportent la victoire à Sedan.

Le 4 septembre, la République est proclamée, le siège de Paris commence le 19 septembre.

Hippolyte Rodrigues et Léonie Halévy réfugiés à Bordeaux insistent pour que Georges et Geneviève les rejoignent.

Ils résistent, Geneviève supporte le siège avec une certaine indifférence :

"Nous sommes toujours en parfaite santé, nous ne mourons pas encore de faim et je dois dire que je n'ai encore mangé ni chat, ni chien, ni rat, ni souris comme cela se fait dans le meilleur monde. Je vais même goûter de l'âne aujourd'hui pour la première fois ! Le beurre coûte, il est vrai quarante-neuf francs la livre, mais on s'en passe, voilà tout et on n'en meurt pas. On mange même beaucoup plus depuis cet affreux siège qui devrait pourtant nous couper l'appétit." écrit-elle à sa mère.
"Georges vient encore de passer vingt-quatre heures aux fortifications."

Bizet poursuit sa correspondance avec Guiraud toujours en province :
"Décidément, ces trois mois de République ont enlevé le plus gros de l'épaisse couche de honte et d'ordure dont cet infâme empire avait badigeonné le pays.(...) Je pressens que Gambetta est bien l'homme que nous espérons.(...) Chasser les prussiens et garder la République ! C'est dur, mais mon espoir augmente chaque jour."

Léon Gambetta rejoint Tours après avoir quitté Paris en ballon ; il tente une réorganisation de l'armée qui échoue. Le 28 janvier, à Versailles, le gouvernement de la Défense Nationale signe l'armistice après le bombardement de Paris au début du mois. La France perd les départements alsaciens du Bas-Rhin et du Haut-Rhin (sauf Belfort) ainsi que le département lorrain de la Moselle. L'exode parisien commence et les Bizet rejoignent Bordeaux.

La rencontre entre Léonie et Geneviève est désastreuse, les vieux démons surgissent du passé...

Le retour vers Paris est immédiat et Georges écrit à Ludovic Halévy :

" (...) Ma situation était difficile, que faire ? M'opposer à ce que Geneviève visite sa mère, c'était me rendre odieux, ce qui n'était d'aucune importance, mais c'était aussi laisser à Geneviève un doute, un remords plus cruel que la crise aiguë que nous venons de traverser.

Je me décidais donc pour le voyage. Lorsque j'aurai le grand plaisir de te voir, cher ami, je te raconterai toutes les péripéties de ce drame intime et douloureux. Qu'il te suffise aujourd'hui de savoir que vingt-deux heures après notre arrivée, Geneviève, affolée, éperdue, me disait :

"Emmène-moi vite ou je vais mourir comme Esther !"

"Hippolyte Rodrigues, plus effrayé que moi peut-être d'une situation qu'il n'avait pas prévue, a compris qu'il ne restait plus qu'à sauver Geneviève. C'est fait ! (...)

Quant à Mme Halévy, elle a gracieusement accepté sa position. Je lui ai expliqué l'état de Geneviève par une recrudescence de souvenirs douloureux. Elle ignore donc la vraie vérité. Il est, tu le comprends, très important qu'une mère ne sache jamais que sa présence peut tuer sa fille.

Du reste, Mme Halévy n'a pas accepté un seul instant que sa fille fût malade, quoique frappée du changement de Geneviève, elle a attribué cette crise à des enfantillages nerveux pour lesquels elle me trouve beaucoup trop doux.(...) Elle croit aimer tout le monde et n'aime personne.

*"Sa fille ne lui est nullement nécessaire.(...) Sa vanité est formidable ! (...)
Sa maladie (car c'est maladif chez l'une comme chez l'autre) excuse tout mais n'égaie pas la situation."*

Bizet écrit encore mais cette fois pour rassurer Hippolyte :

"Nuit meilleure, un peu de repos et de nourriture. Nous réparerons tout, mais elle a été bien ébranlée ! Ce matin, elle a entendu parler dans le couloir de l'hôtel. Si vous aviez vu sa pâleur ! Si vous l'aviez vue se jeter dans mes bras en s'écriant : "C'est elle ! Sauve-moi ! Je meurs si je la revois !" vous eussiez été effrayé de cette figure !"

"Mon médecin affirme que dans cinq ou six jours tout sera réparé ; mais il ne me cache pas que Geneviève a couru un grand danger. De pareilles épreuves sont au-dessus de ses forces. Je croyais faire mon devoir en l'amenant à Bordeaux, Dieu fasse que je ne me sois pas trompé. Pourtant, je reste convaincu que, même au prix de cette crise, il était nécessaire que nous fussions tous éclairés sur une situation que les circonstances rendent cruellement difficile."

Léonie n'a aucune idée de l'incidence de ce voyage à Bordeaux sur l'état de santé de sa fille et c'est avec beaucoup d'insouciance et d'innocence qu'elle leur écrit.

"J'ai eu confiance en lui, quand il t'a emmenée et cependant j'avais le cœur brisé (...) Mais il devait en être autrement, je me suis résignée, mais j'éprouve encore la vive douleur de ce trop court séjour, qui cependant m'a fait du bien parce qu'il m'avait fait apprécier la tendresse sincère que ton Georges a pour toi et, par ses soins touchants, m'a complètement rassurée sur toi."

Geneviève va mieux grâce aux efforts que fait Georges pour lui éviter toute contrariété, pourtant, à chaque nouvelle lettre de Léonie, l'anxiété réapparaît.

Nous sommes le 18 mars 1871, c'est le début de l'insurrection parisienne, la Commune commence.

Georges et Geneviève quittent à nouveau Paris pour se rendre, en train, à Compiègne.

Ils rejoignent quelques jours plus tard le Vésinet où, imperturbable, Adolphe continue à cultiver son potager.

S'adressant à son ami Ernest Guiraud, Bizet note :

"Nous sommes tout à fait en sûreté, hélas... Au Vésinet, les prussiens sont chez eux. Leurs patrouilles se multiplient, mais nous n'en sommes pas incommodés..."

"Les pays de Seine-et-Oise ne sont pas, certes, partisans de la Commune ; mais ils ont un grand dégoût du gouvernement de Versailles et, vrai, il y a de quoi ! Les circulaires de M. Thiers sont, à mon sens de véritables monstruosité, tant au

point de vue politique qu'au point de vue humanitaire... Je vais tout à l'heure au village pour examiner un piano. Je voudrais essayer de travailler, d'oublier. On fait appel aux gardes nationaux bien pensants ! Il est bien temps ! Pour ma part, je ne bouge plus. La gauche, la droite et le centre me soulèvent le cœur..."

Georges se met à l'ouvrage mais le cœur n'y est pas. *Grisélidis* n'avance pas...

Du 21 au 28 mai, c'est la Semaine Sanglante : les versaillais ont l'avantage sur les fédérés ; la Commune incendie le Palais des Tuileries, l'Hôtel de Ville, le Palais de Justice, et aussi le Théâtre-Lyrique...

Bizet regarde les lueurs des incendies, s'oriente sur une carte pour situer la rue de Douai... Il n'est ni pour les uns ni pour les autres ; chez les communards, il craint "*ces drôles et ces drôlesses*" qui par leur folie risque d'engendrer une violence pire encore et il est plutôt républicain même s'il parle des "*idiots du 4 septembre*"...

Geneviève et Georges rentrent à Paris entre le 2 et le 6 juin, l'appartement rue de Douai est intact. La vie musicale va pouvoir reprendre ses droits : le Théâtre-Lyrique a certes été incendié mais l'Opéra et l'Opéra-Comique sont encore debouts.

Bizet essuie une nouvelle déception : Adolphe de Leuven et Camille du Locle, les nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique, refusent de monter *Grisélidis*, prétextant une trop grande dépense pour le théâtre... Du Locle se rattrape en lui commandant, en juillet, un opéra sur un livret de Louis Gallet, *Namouna*. Il en choisit lui-même le titre : ce sera *Djamileh*.

Les Bizet rejoignent Adolphe et le Vésinet pour l'été, Georges doit se remettre d'un nouveau coup, le poste de chef de chant à l'Opéra ne lui est pas revenu comme il l'espérait.

"*J'ai demandé une place que moi, Saint-Saëns, Massenet et deux ou trois autres pourront seuls remplir convenablement. On la donnera probablement à un gandin quelconque. Tant pis pour ceux qui feront une injustice -si j'ai en moi, ce que je crois sentir, on aura beau faire, dans dix ans j'aurai la situation que je désire avoir et les plus difficiles, les plus ambitieux s'en contenteraient..."* écrit-il à un ami.

Georges retrouve rapidement sa bonne humeur et sa facilité à composer : il termine *Djamileh* et reprend sa *Symphonie Roma*...

Louis Gallet est invité au Vésinet et il décrit ainsi Georges dans ses *Notes d'un librettiste* : " (...) Au Vésinet, rue des cultures numéro 8, dans une petite maison rustique, cachée au fond d'un grand jardin, Bizet, en chapeau de canotier, en veston large, se promenait avec l'aisance heureuse d'un gentilhomme campagnard, fumant sa pipe, devisant joyeusement avec ses amis, les recevant à table avec sa bonhomie toujours un peu narquoise, entre sa charmante jeune femme et son père qui jardinait tout le long du jour pour se délasser de la fatigue des leçons...

" L'air toujours très doux et très fin sous le binocle inamovible, la lèvre presque continuellement arquée par un sourire imperceptiblement moqueur, il causait discrètement d'une voix un peu sifflante et de cet air détaché que je lui ai toujours connu, parlant de ce qui le touchait avec cette vraie et noble modestie qui ne consiste pas à paraître douter de sa propre valeur, mais bien à laisser voir qu'avec la conscience de ce qu'on veut, on garde toujours le regret de n'avoir pas mieux fait ce qu'on s'est donné la tâche de faire..."

Henri Maréchal, un ami de Georges, se souvient aussi :

"...Il fut convenu que j'irai déjeuner chez lui tous les dimanches. Je n'eus garde d'y manquer, et le souvenir de nos causeries d'alors si franches et si amicales, m'est resté parmi les meilleurs. Nous déjeunions gaiement (...) et tout cela se ponctuait de rires sonores. Puis Bizet se mettait au piano et déchiffrait les manuscrits que j'avais apportés. C'était un merveilleux lecteur.(...) Les pipes étaient allumées et notre bavardage sur l'art, sur le public, se prolongeait jusqu'à une heure avancée de l'après-midi."

Edmond Galabert, le jeune élève, a le souci du détail :

"Sur le devant, des massifs, des pelouses ; au-delà, un potager, et le père de Bizet était très heureux quand on servait les légumes sur sa table. Dans la chartreuse que l'on avait à droite, si, de la route on se plaçait en face de la propriété, il y avait la chambre du père, la salle à manger et la cuisine ; dans celle de gauche, la chambre du fils et son cabinet où se trouvait le buste d'Halévy.

" Après le travail, nous cueillions des fraises pour le dîner, et ce repas, souvent, était pris en plein air. Ensuite, au crépuscule, avant de nous remettre à la musique, nous nous promenions en causant de notre art et en nous confiant mutuellement nos projets et nos rêves.

"Le gros chien de garde, noir et blanc, auquel on avait donné le nom de Zurga en l'honneur des Pêcheurs de perles, avait sa niche à côté du pavillon de Georges. Nous le détachions, et il bondissait autour de nous ou courait avec un autre chien brun rougeâtre, plus petit, qu'on appelait Michel. Je repartais par le train de dix heures, quelquefois par celui de onze. Bizet, quand il avait le temps, m'accompagnait à la gare, et nous prenions des sentiers qui traversaient le bois."

Automne 1871, Georges a retrouvé sa joie de vivre et Geneviève est enceinte ! Cette nouvelle le lance dans un genre bien différent des opéras : il compose des pièces pour piano à quatre mains, les *Jeux d'enfants*.

Janvier 1872, de Leuven et du Locle harcèlent Bizet pour qu'il mette *Djamileh* en répétition. Celles-ci ne débiteront qu'en mars avec Aline Preilly dans le rôle de Djamileh. (Bizet avait vivement souhaité Célestine Galli-Marié mais elle n'était pas libre).

Aline Preilly était aussi piètre chanteuse qu'elle était jolie, Gauthier-Villars l'appelait la "Vénus sans voix"... Pourtant soutenu par du Locle, Georges manifestait quelques inquiétudes. La première eut lieu le 22 mai 1872 et seulement dix représentations furent données... Échec.

Bizet ne se décourage pas, d'ailleurs du Locle et de Leuven lui proposent un nouvel ouvrage, *L'Arlésienne*.

Juillet 1872, Jacques Bizet naît. Georges a fait venir un des accoucheurs les plus en vue, le docteur Devilliers : "Je n'oublierai jamais cette nuit-là, ni le rôle que vous y avez joué... Voulez-vous accepter une loge pour l'Arlésienne ?"

Quelle est la vie rue de Douai ?

Les finances ne sont pas excellentes alors Georges est perpétuellement au travail ; il donne des leçons, beaucoup de leçons, il copie, transcrit, adapte et quand il n'est pas trop fatigué, il compose.

Plusieurs descriptions nous parviennent. Celle du jeune Jacques-Emile Blanche, fils du docteur Blanche qui soigna Léonie à Passy, est riche de détails : "Je me trouve dans le cabinet de travail du compositeur. Je revois la chambre tendue de cretonne à fleurs. Un désordre qui me semble "artistique", plutôt bohème, que n'appréciait pas Thérèse (Paradol). La belle Geneviève, en peignoir, est étendue sur un sofa ; je revois ses yeux noirs, fiévreux, profondément encaissés, une sorte de Judith douce, d'une pâleur de camélia, sous son casque de cheveux bruns, la bouche

aux lèvres épaisses frémissante, les coins retombants tels que dans son fameux portrait par Élie Delaunay. Au piano-bureau -une invention de Fromental Halévy, fait exprès pour lui par Érard- Bizet travaille.

"Tête énorme, un Dioclétien à binocle, engoncé dans sa vareuse, un foulard rouge autour du cou, les pieds dans des babouches. Sur la prière de Mlle Valentine, il ouvre la partition de son oeuvre Patrie, réduit pour nous les parties instrumentales sur le manuscrit, chantant, sifflant les notes de tel dessin orchestral que ses mains ne peuvent rendre. Je reste extasié, sans parole. Il me demande si j'aime la musique. Je fonds en larmes. Cette scène devait avoir lieu peu après la "libération du territoire". (sept.1873).

Une élève américaine décrit une atmosphère similaire :

"Après environ un an, M. Bizet me dit un jour : "Je suis trop occupé pour donner des leçons. Si vous voulez continuer, il vous faudra dorénavant venir chez moi.

M.Bizet était un autre homme chez lui. Chez nous, il était mal à l'aise, gêné, évidemment ennuyé à l'idée de donner des leçons et restait rarement plus d'une demi-heure. Chez lui, il paraissait content de nous voir, surtout lorsque maman venait avec nous. Il passait alors souvent la moitié de l'après-midi pour me donner ma demi-heure. Il parlait, nous montrait des tableaux et faisait venir son beau bébé. Il en était très fier.

" Mme Bizet venait presque toujours.(...) Je prenais mes leçons au salon. Son bureau était attenant (...) Il s'excusait parfois pendant la leçon pour y disparaître en fermant la porte et mettre au point un air qu'il avait en tête. Cela devait devenir Carmen. Les airs de Carmen l'occupaient alors, ainsi ai-je entendu beaucoup d'entre eux avant tout le monde, mais je ne savais naturellement pas ce que c'était. Nous savions seulement qu'il travaillait à un opéra. Il fredonnait les mélodies et les développait au piano. Je me souviens particulièrement de l'air du toréador et de J'irai danser la Séguédille et boire du Manzanilla."

"Très rondelet et vigoureux, il était fort séduisant sans jamais s'y efforcer ni paraître se soucier de l'effet qu'il pouvait faire. Il avait des cheveux châtain clair et une barbe presque fauve ou rousse. Ses yeux étaient gris foncé ou bleus. Il s'habillait avec un soin extrême..." raconte aussi l'élève américaine à Mina Curtiss.

Jacques et Jean Reiter, le fils illégitime jouent ensemble ; adulte, Jean se confie au docteur Gelma qui note : *"Très absorbé, il n'était distrait ni par les vocalises de son perroquet gris-rouge, ni par les ébats de son petit Jacques, qui jouait à ses pieds sous le piano. Un jour, tandis qu'il noircissait de haut en bas ses pages de portées, le petit ballon que Jacques et Jean Reiter se renvoyaient l'un*



Jacques Bizet
Doc. B.N.F.

l'autre vint à éclater au contact d'une bougie. Cris du petit Jacques, tandis que le père, arraché à son labeur, consola doucement son garçon avec la promesse de lui renouveler au plus tôt le jouet incendié."

Un autre témoignage, celui de Daniel Halévy, peint pour Jacques une enfance moins gaie.

"Au fond de cet appartement où du matin au soir se succédaient les amis, vivait un enfant. C'était Jacques. On l'aimait, on le choyait quelques heures par jour. Jamais je n'ai vu ma tante faire plus que dépasser le seuil de sa porte. C'était une grande chambre sale et ravagée par les mille diableries d'un enfant armé de couteaux, de marteaux, et du matin au soir abandonné. Ma tante l'adorait. Mais elle était égoïste comme un monstre et inconsciente comme une poupée, s'imaginant avoir tout fait pour son enfant quand elle l'avait, à son réveil, fait asseoir avec son chien sur son lit moelleux et outrageusement parfumé."

Enfant adulé ou ignoré, Jacques, fort peu artiste, épousa Madeleine Bréguet qui mourut jeune. Il se remaria avec Alice Sachs, puis eut une troisième malheureuse aventure qui le mena vers l'alcool et les stupéfiants. Le 3 novembre 1922, il retourna son arme contre lui. Il n'avait rien entendu à la musique mais l'automobile le fascinait et il avait fondé les marques Unic et Le Zèbre.

Reprenons le fil de l'histoire...

Nous sommes le 1er octobre 1872, Georges a terminé durant l'été la partition de *L'Arlésienne*, et, la première a lieu ce soir. Léon Carvalho dirige l'orchestre, personne dans la salle n'écoute la musique, c'est un désastre. Il y eut en tout vingt et une représentations.

La rencontre entre Alphonse Daudet et Bizet avait été riche d'échanges. L'écrivain s'était très vite enthousiasmé, avait fait parvenir à Georges des chants provençaux et s'inquiétait de l'avancée du travail. Il sera lui aussi blessé, meurtri par la chute de l'œuvre.

Découragé et affecté, Georges se relève pourtant. Il orchestre à une vitesse étonnante une *Suite* tirée de *L'Arlésienne* que Padeloup met au programme des Concerts Populaires le 10 novembre 1872. Georges remporte un vif succès.

En juin 1872, de Leuven et du Locle sollicitent une fois encore Bizet : le choix de l'œuvre n'est pas fixé mais les librettistes seront Ludovic Halévy et Henri Meilhac.

Georges qui avait un faible pour la nouvelle de Mérimée -*Carmen*- demande à Ludovic d'intervenir en sa faveur auprès de Leuven qui, comme d'habitude ne penche pas du côté de Georges.

"Mettre en scène à l'Opéra-Comique -le théâtre des familles, le théâtre des entrevues de mariage- l'assassinat de Carmen par son amant et, cela dans un milieu de voleurs, de bohémiens, de cigarières, lui apparaissait non seulement scandaleux, mais impossible, impensable..."

Pour atténuer ses inquiétudes, les librettistes promirent d'atténuer, d'adoucir le personnage de Carmen. De Leuven cède mais refuse la mort de Carmen : *"La mort à l'Opéra-Comique ! Cela ne s'est jamais vu, jamais !"*

Heureusement pour Georges et son oeuvre, deux ans plus tard, du Locle rachètera les parts de De Leuven et sera seul responsable du théâtre et de sa production...

Hiver 1872-1873. Georges commence les études préparatoires pour *Carmen*...

L'été arrive, il entreprend un *Cid* qui deviendra *Don Rodrigue* (livret de Gallet) pour être finalement abandonné à la fin de l'année... et repris en partie dans *Patrie* commandée par Padeloup.

En octobre 1873, l'Opéra de la rue Le Peletier brûle, celui de Garnier n'est pas terminé.

Bizet reprend *Carmen*, propose le rôle à Marie Roze... qui refuse. Du Locle pressent Célestine Galli-Marié, elle écrit à Bizet :

"Cher monsieur, il est impossible que vous doutiez de mon grand et sincère désir d'être l'interprète de votre musique, surtout dans un ouvrage comme celui-là ! Je vais tâcher d'arranger cela pour mes engagements déjà faits et pour ceux à faire. (...) Merci d'avoir pensé à moi, je vous assure qu'il vous eût été difficile de trouver quelqu'un de plus admirateur que votre bien dévouée, Galli-Marié. " Elle accepte, après de multiples tractations, les conditions de Du Locle le 18 décembre 1873.



Célestine Galli-Marié
Photo Nadar, Doc. B.N.F

Mai 1875,
Photo Liébert
Doc. Bibliothèque
de l'Institut de France



Célestine Galli-Marié, veuve du sculpteur Galli, se distingue par ses talents de pianiste mais aussi, par ceux de dessinatrice et de peintre.

Elle ne ressemble en rien aux chanteuses lyriques classiques, "*toujours un petit peigne dans la poche pour remettre en ordre ses cheveux bouclés, le nez retroussé et espiègle, droite sur des bottines à talons hauts de 25 cm., coiffée d'in vraisemblables bibis à fleurs, avec de mignonnes menottes à qui l'on taillerait une paire de gants dans un seul sept et demi, elle porte toujours un coquet pince-nez car elle est aussi myope que le sera La Callas ; sa voix est ronde et fraîche, chaude et moelleuse...*"

Qui de Célestine ou de Georges s'est amouraché le premier du second ? Est-ce encore là une légende ?

La réalité est que Célestine défendra haut et fort le personnage de Carmen, ainsi que le talent de son inventeur.

L'année 1874 commence mal pour les Bizet : une mésentente et Geneviève quitte la rue de Douai pour se réfugier chez son cousin Ludovic Halévy, à Saint-Germain-en-Laye. Pendant cette séparation de trois mois, Bizet resté à Paris compose *Carmen* à plein temps.

Puis l'été arrive, ils reprennent la vie commune et s'installent à Bougival, 1 rue de Mesmes dans une maison de briques jaunes qu'ils louent. Elle fait face à la villa de Pauline Viardot, l'amie de Charles Gounod. Georges aime travailler au calme et cela lui réussit : l'orchestration des 1200 pages de la partition est achevée avant la fin du mois d'août.

Le 1er septembre, les répétitions commencent.

Du Locle si enthousiaste au début de l'entreprise se désintéresse maintenant de l'œuvre, il n'y croit pas... Bizet bouscule les habitudes, il veut que les chœurs jusqu'alors statiques, entrent en scène par petits groupes, dansent, se déplacent ! Refus des choristes.

Bizet a abandonné les formules classiques de l'opéra-comique, il a chassé les souverains ridicules, les princesses mourantes et les reines outragées, ses héros sont un brigadier, une cigarière, une bohémienne... Alors, il se bat, tout seul, il y croit encore... et finit par obtenir ce qu'il veut. Les répétitions n'en finissent pas...

*Au Jardin de mes Mères
 dédiés à Jules Pasdeloup
 par sa fille Marie*



Bés. 1088

PARTITION Chant et Piano arrangée par L'AUTEUR

Partition de Carmen dédiée
 par G. Bizet à J. Pasdeloup
 Doc. B.N.F.



1er Acte

Décors de A. Lamy pour la création de Carmen à l'Opéra Comique en 1875
Propriété des Éditions Choudens

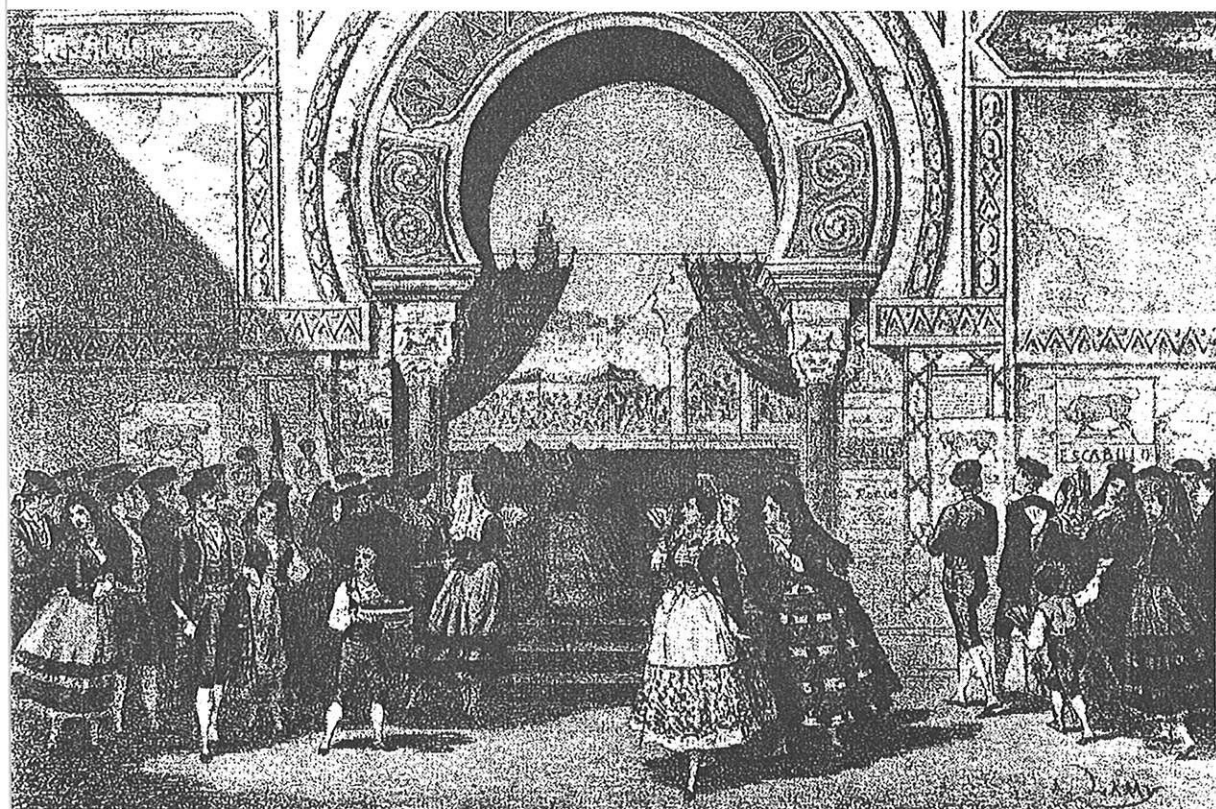


46

2ème Acte



3ème Acte



4ème Acte

Le 5 janvier 1875, l'Opéra Garnier est inauguré. La construction audacieuse de Charles Garnier aura coûté cinquante millions or... On se bat aux portes des bureaux de location pour voir le luxueux palais.

Le 3 mars, Bizet reçoit la croix de la Légion d'honneur (pour quelle raison est-il décoré ? pourquoi l'accepte-t-il après s'être longtemps moqué de ces distinctions ? deux questions qui restent sans réponse) et le soir, le rideau se lève sur *Carmen*.

Ce jour-là, les relations diplomatiques entre la France et l'Espagne sont rétablies.

"Comme on l'a beaucoup raconté, ce n'est pas un succès. Malheureusement, il ne nous reste aucun témoignage à chaud. Seul celui de Ludovic Halévy, dans ses Cahiers, aurait pu faire foi : il les a mutilés. Restent des souvenirs divers, revus après l'heure de la célébrité enfin venue, et sûrement enjolivés, dans la mesure où ils se contredisent souvent."

Conclut Rémy Stricker sur cette première.

Voilà le témoignage de Ludovic écrit à posteriori presque trente ans plus tard :

"Bon effet du premier acte. Applaudi le morceau d'entrée de Galli-Marié... Applaudi le duo de Micaëla et de Don José. Bonne fin d'acte... applaudissements, rappels... beaucoup de monde sur la scène après cet acte..."

"Bizet, très entouré, très félicité. Le second acte moins heureux. Le début très brillant. Gros effet du morceau d'entrée du torero. Ensuite froideur... Bizet, à partir de là, s'éloignant de plus en plus de la forme traditionnelle de l'opéra-comique, le public était surpris, décontenancé, dérouté..."

"Moins de monde autour de Bizet pendant l'entracte. Les félicitations moins sincères, gênées, contraintes. La froideur s'accroît au troisième acte... Seul air applaudi par le public l'air de Micaëla, air de coupe ancienne, classique... Encore moins de monde sur la scène."

"Et après le quatrième acte qui fut glacial de la première scène à la dernière, plus personne... si ce n'est trois ou quatre fidèles et sérieux amis de Bizet. Tous avec les mêmes phrases rassurantes sur les lèvres, mais la tristesse dans les yeux. Carmen n'avait pas réussi."

Quel désastre...

Le lendemain matin, déjà, les critiques étaient mauvaises. Néanmoins, le soir de la seconde représentation, la salle Favart est pleine et Pierre Berton, acteur au Théâtre-Français en témoigne :

"Mes amis, dont je ne pouvais suspecter ni la clairvoyance, ni la sympathie envers Bizet, m'avaient fait le récit d'un four et je venais d'assister à un succès.(...) Que m'avaient donc raconté mes amis ? Qu'était devenue cette résistance du public, ce froid de glace dont ils m'avaient tant parlé ?

" Ici, ce soir, je n'étais pas le seul sous le charme. La salle entière vibrait à l'unisson. Tout avait été compris, apprécié, souligné ! On avait applaudi les chœurs du commencement, bissé les couplets fameux et salué de bravos la scène de séduction et l'amusante fuite de Carmen.(...)"

"Ces gens-là paraissaient un peu surpris d'être si contents. Mais ils étaient contents tout de même, et, s'ils n'avaient pas été avertis de la froideur de la veille, ils se seraient montrés plus chaleureux encore."

Doit-on en être soulagé pour ce cher Bizet ? Il semble que non : le cahier des registres de l'Opéra-Comique ne montre pas une augmentation notable des recettes enregistrées lors des vingt-quatre représentations suivantes...

Les critiques s'acharnent sur Georges.

De Lauzières est choqué par l'immoralité de Carmen, Escudier raille Bizet et déclare que l'opéra aurait dû s'intituler *"L'amour à la castagnette"*, Oswald parle de *"civet sans lièvre"* et Comettant se montre méchant :

"L'état pathologique de cette malheureuse, vouée sans trêve ni merci aux ardeurs de la chair, est un cas fort rare heureusement, plus fait pour inspirer la sollicitude des médecins que pour intéresser d'honnêtes spectateurs venus à l'Opéra-Comique en compagnie de leurs femmes et de leurs filles. M. Bizet, qui n'a plus rien à apprendre de ce qui s'enseigne, a malheureusement beaucoup à deviner de ce qui ne s'enseigne pas."

Et Bizet, un jour de mai, rencontre le fameux Comettant au Conservatoire. Si sévère et si dur pour lui-même, Bizet ne s'était jusqu'alors jamais révolté contre la critique lorsqu'elle ne s'appliquait qu'à son oeuvre...

"(...) furieux, l'œil injecté et faisant mine de vouloir m'étrangler... Il (Bizet) se borna à me reprocher mon article en termes peu mesurés avec des éclats de voix qui révélèrent des échos inconnus sous cette voûte du temple de l'harmonie. Je tâchai de lui faire comprendre qu'on est critique pour dire ce qu'on pense sur les auteurs... que je n'avais en rien excédé mon droit de juge et que je ne lui devait aucune réparation. J'ajoutais que pourtant s'il voulait absolument me couper la gorge, j'y

consentais, mais uniquement pour lui être agréable et lui prouver ainsi l'estime que j'avais pour son grand talent et sa personne honorable..."

Bizet n'en était pas à son coup d'essai, et Rémy Stricker a eu la bonne idée d'inventorier toutes les fureurs de sa vie.

"1858, à la Villa Médicis, il gifle son camarade Colin qui se moquait de ses relations mondaines.

1859, "je suis devenu une petite perfection. Il n'y a que mon naturel querelleur qui tienne bon : un coup de coude dans la rue, un regard trop longtemps attaché sur moi, et brrrrrr..., me voilà parti ! Je fais pourtant mon possible pour me corriger (...)"

1860, à Venise, à la lecture de la lettre de sa mère postée de la maison de santé, il tente d'étrangler le gondolier.

1862, il provoque en duel Pacini, coupable d'avoir mal parlé de La reine de Saba de Gounod. Duel évité par Gounod lui-même...

1865, altercation avec Carvalho que Bizet n'a pas salué dans son propre théâtre.

1868-1871, la mort souhaitée à François Soria, prétendant de Geneviève à l'époque de leur rupture de "fiançailles".

et enfin, l'épisode Comettant.

Bizet est un homme entier, franc et loyal défendant haut et fort ses convictions ; des qualités qui font de lui un grand homme même si parfois il se laisse emporter par son élan !

Retour sur *Carmen* et ses lendemains malheureux...

Le même Berton rencontre Bizet quelques jours plus tard.

Percevant à quel point le musicien était déprimé, il l'entretint avec fougue des réactions du public dont il avait été le témoin : son enthousiasme, son intelligence de la partition et la forte impression qu'avait produite l'opéra dans son ensemble.

"Il m'écoutait, dit Berton, les yeux fixés sur les miens, l'air grave et attentif, sans m'interrompre. Mais toutes mes paroles d'encouragement ne parvenaient pas à lui arracher un sourire et, lorsque j'eus fini, il me fit, non sans amertume, une discrète allusion à l'attitude de la presse musicale."

"Dans le clan des supporters du lendemain, il n'y eut finalement que Théodore de Banville, Ernest Reyer, Vincent d'Indy, Ernest Guiraud et quelques très rares mélomanes éclairés. "

Que se passa-t-il dans l'esprit de Bizet ? Guiraud raconte à Charles Pigot qui écrit en 1886 :

"La représentation venait de finir ; calme en apparence, mais refoulant au fond de son cœur la douleur profonde qui le poignait, Bizet sorti l'un des derniers. Toujours maître de lui, serrant les mains qui se tendaient nombreuses et sympathiques, il prit le bras de Guiraud, l'ami cher entre tous.

"Alors, donnant libre cours à sa douleur si longtemps refoulée, marchant au hasard, errant jusqu'à l'aube à travers ce Paris qui venait de méconnaître son oeuvre - cette oeuvre où il avait mis le meilleur de lui-même - il déversa dans le sein de son ami toutes les amertumes de son cœur..."

Ludovic Halévy donne une autre version :

"Nous habitons, Bizet et moi, la même maison... Nous rentrâmes à pied, silencieux. Meilhac nous accompagnait. L'insuccès d'un livret d'opéra-comique n'avait pas pour lui et pour moi une bien sérieuse importance ; jamais, cependant, nous n'avions souhaité plus ardemment le succès d'une pièce : nous ne pensions qu'à Bizet. Nous avions compté pour lui sur un succès triomphal... et il le méritait bien !"

Est-ce que Georges put au moins compter sur le soutien de sa femme ? La question reste entière puisque pour certains, elle n'assista pas à la première du fait d'un abcès à l'œil, pour d'autres, elle partit avant la fin de la représentation sans attendre son mari...

Que de mystères encore une fois... une seule certitude, le demi-échec de l'œuvre et la très grande blessure de Georges.

Après cette triste soirée, Bizet, comme à l'accoutumée, voulut rapidement se remettre à composer. *Geneviève de Paris* était inachevé... et le resterait.

La suite de l'histoire est une cascade sans fin qui mènera Georges à la mort...



Geneviève Bizet
Doc. B.N.F.

II- LA MALADIE

Évidemment, les pistes menant vers les antécédents médicaux de Georges se font tout aussi rares que celles qui ont permis de découvrir l'homme et le musicien...

Commençons par "décortiquer" sa correspondance.

Janvier 1858 : *" Je me porte très bien, sauf un affreux rhume, celui que j'avais déjà à Paris du reste : il est tenace en diable. Je prends tous les soirs une tasse de lait chaud avec de la muscade : tu vois que je me souviens de ton remède."*

Deux semaines plus tard : *" Tout va toujours pour le mieux. Le temps est de plus en plus beau, mon rhume se perd dans la nuit des temps."*

Février 1858 : *" Ma santé est toujours aussi faible qu'à Paris, mon appétit s'est pourtant développé. Du reste on peut être malade ici : on a drogues, médecin et garde-malade pour rien."*

Juillet 1859 : *" De plus, à Rome, j'ai été obligé de m'arrêter pour me soigner. Figure-toi qu'à Terni nous voyons affichée une maison de bains à un franc : " Bigre ! nous-disons nous, ce doit-être chic ! Allons-y." Nous arrivons ; nous recommandons de ne pas mettre beaucoup d'eau chaude, et on en met pas du tout, vu qu'il n'y en avait pas. Je me plonge dans la baignoire, et j'en ressors gelé. J'ai pincé une affection rhumatismale très légère, et Didier, qui avait par un heureux hasard un fond d'eau chaude oublié dans sa baignoire, n'a été enrhumé que huit jours. Quant à moi, je suis presque complètement guéri. Je mange du jujube... Mais je ne partirai pour Naples qu'après complète guérison, c'est-à-dire dans quelques jours."*

Août 1859 : *"Je ne t'ai pas parlé de ma maladie du mois de mai... au mois de mai prochain, j'aurai peut-être encore quelques gonflements d'amygdales, et ce sera tout, car cette maladie chez moi tient à la croissance..."*

Georges s'improvise médecin et pose son diagnostic !

"J'ai énormément maigri en huit jours et je me vois maintenant une foule d'os que je ne me connaissais pas... Cette petite maladie m'a fait le plus grand bien :

je me sens l'esprit plus frais et plus dégagé. Cette monotonie de bonheur et de santé devenait fastidieuse." ironise-t-il.

Octobre 1859 : *"L'homme propose et Dieu dispose. Donc, au moment où je comptais quitter Naples, j'ai été collé au lit par un magnifique rhume accompagné de grippe, mal de gorge, douleurs, etc., etc. le diable, quoi ! J'ai tout d'abord refusé de voir un médecin, et, grâce à cette flamboyante idée, j'en ai été quitte pour douze jours de diète absolue. J'ai un peu maigri, mais j'ose affirmer que ce petit accident m'a fait le plus grand bien. Je fais une guerre mortelle aux côtelettes du pays. Il faut bien se remettre un peu !"*

En moins de trois ans, Georges, ce jeune homme de vingt ans, robuste et vigoureux, a déjà été malade plus souvent qu'à son tour. Des rhumes, des angines, des rhumatismes...

Juillet 1868 : *"Je viens d'être très malade : une angine extrêmement compliquée. J'ai souffert comme un chien ! Me voici sur pied, quoique très faible encore, et je m'empresse de vous répondre. (...) Excusez cette lettre un peu insensée ; mais j'ai mangé aujourd'hui pour la première fois et j'ai encore un peu de fièvre."*

Août 1868 : *"Je suis tout à fait bien depuis hier, mais j'ai eu une rechute et j'ai souffert comme un damné... C'est passé."*

À la fin du mois, à un autre correspondant : *"J'ai été malade... trois angines !"*

Été 1871 : *"J'ai été menacé tous ces jours-ci d'une onzième angine que je combats assez victorieusement. Je n'ai donc pas voulu entreprendre le fatigant voyage de Paris."*

1872 : *"C'est fini d'hier. Jamais je n'ai autant souffert ! C'est horrible !"*

"J'ai été très malade aujourd'hui. J'ai eu des douleurs névralgiques dont j'ai cru mourir."

1874 : *"Votre lettre m'a trouvé au lit en tête à tête avec une angine des plus aiguës. Depuis deux heures, les abcès ont disparu et je vais me remettre à grand renfort de côtelettes."*

Sans date, probablement mai 1875 : *"Angine colossale. Ne viens pas dimanche. Figure-toi une double pédale la bémol-mi bémol qui vous traverse la tête de l'oreille gauche à l'oreille droite. Je n'en puis plus."*

La même année et la dernière lettre à Louis Gallet probablement quelques semaines avant sa mort : *"Je souffre toujours, mais il paraît que ce sera ainsi jusqu'à la fermeture de l'abcès ! Charmant !"*

27 mai 1875, à du Locle : *"J'aurais voulu vous serrer la main : mais pour rien au monde je ne voudrais vous porter l'infirmité dont je suis encore affligé !.. Je ne vous remercie plus ; mais comme vous m'avez bien défendu ! et comme je suis touché des preuves d'affection que vous m'avez données."*

Les angines, toujours elles, le minent, le fatiguent, l'empêchent de travailler. De plus en plus fréquentes, elles l'affaiblissent toujours un peu plus...

À la veille de sa mort, la foule ignorait pourtant les terribles souffrances qu'il endurait ; seuls ses proches savaient. Sa carrure, son teint rose, son grand appétit, sa gaieté, son amour de la vie dissimulaient une santé fragile.

Citons maintenant les témoignages de ses amis et contemporains.

D'entretiens en entretiens, Guiraud et Galabert, les amis intimes, tentent de se remémorer les symptômes qui auraient pu les alerter ; Edmond Galabert en tire un article qu'il publie en 1888 dans la revue *Le Passant* :

"Comme beaucoup de rhumatisants, Bizet avait toujours été d'apparence robuste, et il a plus d'une fois supporté sans une trop grande fatigue un labeur qui, pour d'autres, eût été écrasant.

" Néanmoins, certaines affections s'étaient manifestées chez lui de bonne heure. Lorsqu'il était à Rome, en même temps que M. Guiraud, il se plaignait déjà de palpitations. (...) Il accompagna souvent M. Guiraud dans son appartement, et jamais il ne lui fut possible de monter les cinq étages sans s'arrêter pour respirer.

"Après la mort de sa mère, il éprouvait aussi quelquefois, dans ses nuits de travail, une oppression très pénible suivie d'une sorte d'hallucination. Il en fit un jour le récit : "Je ressens une forte angoisse, me dit-il, je suis obligé de me renverser sur mon fauteuil, et je crois voir entrer ma mère. Elle vient se placer à côté de moi et pose une main sur mon cœur. Alors l'angoisse augmente, j'étouffe, et il me semble que cette main pèse si lourdement qu'elle est la véritable cause de ma souffrance."

"Dans l'été 1868, il fut atteint d'une angine.

"Je viens d'être malade, m'écrivait-il au mois de juillet. Une angine extrêmement compliquée. Une quarantaine d'abcès mignons... J'ai souffert comme un chien ! Me voici sur pied, quoique très faible encore..."

"Il demeura sujet à ce genre de maladie que l'on rencontre ordinairement chez les personnes atteintes de rhumatisme, et c'est encore d'une angine, accompagnée d'un abcès dans l'oreille, qu'il fut souffrant au mois de mars 1875, pendant les premières représentations de Carmen. Depuis ce moment sa santé ne se rétablit plus.(...)"

"M. Guiraud fut un soir très péniblement impressionné en s'apercevant que Bizet n'entendait pas de l'oreille gauche. Il lui jouait un morceau de partition de Piccolino à laquelle il travaillait. Bizet était assis à sa droite et fut obligé de passer à sa gauche pour tourner l'oreille droite vers le piano.

"Cette surdité provenait peut-être d'un reste de gonflement qui avait persisté dans l'oreille à la suite de l'abcès. Mais le rhumatisme articulaire s'était déclaré et s'aggravait. De très vives douleurs tourmentaient Bizet et gênaient ses mouvements. Il se plaignait continuellement d'étouffements et voulait partir pour la campagne, répétant toujours qu'il avait besoin d'aller respirer un autre air que celui de Paris.(...)"

"Comme il était tombé un matin en essayant de descendre du lit et qu'il n'avait pu se relever seul, il défendit à la personne qui l'aida de parler de sa chute.(Il s'agit de Marie Reiter).

"Son médecin, mort depuis, le docteur D., se trouvait absent. Il dit plus tard que Bizet était très rhumatisant et qu'il ne lui aurait pas permis de partir s'il avait été à Paris. Devant l'insistance du malade, une personne de la famille (Geneviève, selon certains) alla prendre conseil d'un autre médecin. Celui-ci, qui n'avait pas vu Bizet et ne pouvait avoir les mêmes raisons d'être inquiet que le docteur D., crut, sans doute, que l'air de la campagne ne pouvait que lui être favorable, et autorisa le départ.

"M. Guiraud passa avec Bizet la soirée du 30 mai. C'était un dimanche, et le voyage avait été fixé au lendemain. M. Guiraud ne se retira qu'assez tard ; Bizet prit la lampe et l'accompagna sur l'escalier. Là, ils ne pouvaient se décider à se quitter. La conversation continuait, et, quand elle eut cessé, elle reprit encore alors que M. Guiraud avait déjà descendu un étage. Bizet appuya la lampe sur la rampe du palier, et ils causèrent longtemps ainsi d'un étage à l'autre. M. Guiraud ne devait plus le revoir vivant. (...)"

De leur témoignage, trois symptômes apparaissent importants : les palpitations à l'effort, la sensation d'oppression, et celle d'étouffement. Aucun autre témoin ne fera mention de ces troubles qui existaient dès le début de la vie d'adulte de Georges.

Il est pourtant un bon nageur, passionné par les bains d'eau froide qu'il découvre en Italie. Rue de Douai, il avait fait installer une douche derrière un rideau dans son bureau pour les jours où la météorologie lui interdisait tout bain en plein air.

Jamais personne ne relatera un essoufflement ou une douleur thoracique ou un incident quelconque à l'occasion d'un de ces bains.

Il existe un autre témoin important des dernières semaines de la vie du musicien, Louis Gallet. Dans ses *Notes d'un librettiste*, il nous confie ses souvenirs :

"Mai venu, il comptait aller, comme chaque été s'établir à la campagne à Bougival.(...) Il y devait aller en effet, vivre ses derniers jours.

"Vers ce temps, Georges Bizet, d'ailleurs très souffrant, parut tomber dans une mélancolie profonde qui se révélait seulement par des mots échappés de ses lèvres comme malgré lui. À la surface, il était toujours le même homme souriant, parlant de tout de ce même ton de persiflage qui déguisait si bien pour les indifférents sa sensibilité et sa bonté.

"- C'est inouï ce que je me sens vieux ! disait-il un soir au cours d'une causerie dans le magasin de l'éditeur Hartmann.

"Presque toutes les années, il souffrait de la gorge. Cette affection devenue chronique ne l'inquiétait guère ; elle le laissait quitte moyennant quelques jours de soin. Elle était pourtant douloureuse parfois, au point de lui interdire tout travail.

"Un moment vint où le mal prit un caractère assez aigu et c'est à cette période que se rattache vraisemblablement ce billet, toujours sans date, écrit à Guiraud :

"Angine colossale. Ne viens pas dimanche. Figure-toi une double pédale la bémol - mi bémol qui vous traverse la tête de l'oreille gauche à l'oreille droite. Je n'en puis plus. Je t'écrirai."

"Un mieux sensible devait pourtant marquer les dernières semaines de son séjour à Paris. Il avait hâte de quitter la rue de Douai, d'aller s'établir à Bougival, au bord de la Seine, où il retrouvait la vie indépendante, si utile à son travail et si chère à ses goûts.

"Geneviève de Paris hantait son cerveau. Il s'en entretenait avec Lamoureux, il désirait se mettre à l'œuvre.

"- J'ai vu Lamoureux qui ne m'a pas caché l'excellente impression que lui a laissé votre lecture. (Louis Gallet est l'auteur du livret de Geneviève de Paris) Il est enchanté. Je ne pars que jeudi. D'ici-là, indiquez-moi un rendez-vous. (...) Je souffre toujours, mais il paraît que ce sera ainsi jusqu'à la fermeture de l'abcès ! Charmant ! " Cette lettre est certainement la dernière que j'ai reçue de lui.

"Rendez-vous pris selon son désir, j'allai le voir. Je le trouvai un peu accablé, souriant d'un sourire mélancolique, plein d'ardeur pourtant à la pensée du labeur prochain.

"Assis à l'angle de la cheminée, dans son fauteuil de malade, il me parla longuement et de ses souffrances passées et de ses rêves d'avenir. La maladie, il en riait déjà, la croyant vaincue !

" C'est le seul jour, je crois, où Bizet ne m'ait pas parlé debout, cédant à ce besoin d'activité, de mouvement qui faisait le fond de son tempérament. Je ne croyais à rien de grave. Deux jours après, le lendemain peut-être, il devait partir. "

La mélancolie des derniers moments semble avoir réellement existée, n'est-elle pas cependant exagérée par la tristesse de la perte d'un ami ?

En résumé, nous avons un jeune homme d'une constitution solide qui chaque année, le plus souvent au printemps, est atteint d'une ou plusieurs angines. Elles semblent d'ailleurs plus fréquentes et plus sérieuses d'année en année.

La dernière se compliquera d'une atteinte auriculaire provoquant une surdité.

Il souffre aussi depuis l'âge de 20 ans de palpitations et de dyspnée à l'effort. Il lui arrive de décrire la nuit une sensation d'oppression thoracique douloureuse.

Et l'on note aussi des douleurs rhumatismales dans les suites de deux ou trois angines.

Par ailleurs, les évènements de la vie lui ont valu quelques épisodes mélancoliques.



GG
C°
2052

Dernier portrait, quelques mois avant la mort du compositeur
Photo Carjat, Doc. B.N.F.

III- LA MORT

" *Carmen* fut créée le troisième jour du troisième mois de l'année. Trois mois plus tard, le 3 juin, Bizet succomba à une rupture d'anévrisme au moment où Mme Galli-Marié, chantant pour la trente-troisième fois de l'année le Trio des cartes, au 3ème acte retournait "la carte impitoyable qui dit toujours : la Mort ! "

Maurice Tassart

C'est ainsi qu'une légende commence...

Il existe plusieurs versions des derniers jours de sa vie qui diffèrent légèrement par la datation des événements. Il me semble important et opportun de les mentionner dans leur totalité.

Mina Curtiss relate ainsi la fin de l'histoire :

"Le vendredi 28 mai (en fait c'était un jeudi), les Bizet partaient pour Bougival. En plus du compositeur, de sa femme et du petit Jacques, qui avait alors presque trois ans, la maisonnée comprenait Marie et son fils Jean, la femme de chambre de Geneviève, Elisa, ainsi que la fille de celle-ci.

Du Pecq, où s'arrêtait alors la ligne de chemin de fer, ils poursuivirent en calèche, et s'arrêtèrent pour dîner à l'Hôtel de Madrid, qui se trouvait dans une boucle fraîche et aérée de la Seine. L'air de la campagne stimula aussitôt Bizet. Sa respiration s'améliora, ses douleurs rhumatismales disparurent.

Le samedi, il se promena sur les rives de la Seine avec sa femme et Delaborde, puis les deux hommes se baignèrent. (...)

Le dimanche 30 mai il faisait une crise aiguë de rhumatismes avec beaucoup de fièvre, des douleurs atroces, et une immobilité presque totale des bras et des jambes.

Son état ne se modifia guère le lundi, mais l'inflammation musculaire diminua et il put faire quelques mouvements. Dans la nuit du lundi, une crise cardiaque violente et des plus douloureuses lui fit craindre une mort imminente. Lorsque à une heure du matin, le Dr Clément Launay, que Delaborde avait sans doute alerté, arriva de Rueil, la crise était passée et le malade reposait tranquillement".

"Le médecin demeura un certain temps et ne s'en alla qu'après avoir posé un vésicatoire dans la région du cœur. Il revint le lendemain, mercredi, le matin, à huit heures, et déclara : " La crise est passée. Il n'y a plus de danger. "

Pendant la journée, bien que la température fut élevée, Bizet se calma graduellement, et au début de la soirée, il avait l'air d'aller mieux, d'être moins prostré. Vers huit heures et demie, le petit Jacques et Jean Reiter, qui avait alors treize ans, allèrent lui faire leur visite quotidienne. "Mes petits bougres, allez dormir." leur dit-il en les embrassant. Vers dix heures il paraissait très calme. Il dit : "Je vais peut-être dormir un peu." Mais une heure plus tard, une nouvelle crise cardiaque le terrassait : "Delaborde ! allez et cherchez Delaborde tout de suite !" s'écria-t-il.

Il n'est pas douteux que ce cri vers Delaborde répondait à un dernier souci de protéger Geneviève. Car, tous les intimes en sont témoins, si tant est que Bizet ait ressenti de la jalousie à son égard, ce sentiment s'était vite changé en résignation, puis en soulagement. Prévoyant la crise nerveuse, conséquence inévitable de l'émotion violente qu'elle allait avoir, il comptait sur Delaborde pour donner à Geneviève les soins et la présence attentive qui lui étaient nécessaires.

Il se préoccupait aussi du bouleversement que cela serait pour son père, et à Marie qui le veillait en attendant l'arrivée de Delaborde il dit : "Ma pauvre Marie, j'ai une sueur froide, c'est la sueur de la mort. Comment allez-vous annoncer cela à mon père ?" après quoi il perdit connaissance.

Delaborde arriva près d'une heure avant le médecin qui semblait s'éterniser en route. Lorsque le Dr Launay arriva enfin, Delaborde lui dit : "Il est évanoui. Que faire ?" "Rien, répondit l'autre au bout d'un moment, il est mort."

A trois heures du matin, Ludovic Halévy, qui se reposait dans une chambre d'amis, entendit une voix qui appelait : "Monsieur Ludovic, Monsieur Ludovic !" C'était la femme de chambre de Geneviève. " Il a fallu enlever Geneviève de cette maison." lit-on dans son journal. Halévy emmena aussitôt la jeune femme chez lui, à Saint-Germain, et c'est de là qu'à huit heures trente, le 3 juin, il télégraphiait la tragique nouvelle à Hippolyte Rodrigues, Ernest Guiraud et Camille du Locle. "Le plus horrible des malheurs, Bizet est mort cette nuit."

Cette explication longue et détaillée est sans aucun doute la plus complète de toutes celles que j'ai consultées.

Voici, maintenant, la version du Docteur Eugène Gelma, ancien professeur de psychiatrie à la Faculté de Strasbourg, établie d'après les propos de Daniel Halévy et Jean Reiter.

"(28 mai) Il fait le trajet de Bougival en voiture découverte, et s'arrête pour dîner à l'Hôtel de Madrid, installé à un tournant de la Seine très exposé aux courants

d'air. Le lendemain vendredi, où la journée lui est bonne, il entreprend sans incident, une promenade le long du fleuve, avec sa femme et le pianiste Delaborde, en attendant le manuscrit de Geneviève de Paris que doit lui expédier Louis Gallet, et dont il a déjà réglé tout au moins de mémoire, l'esquisse musicale.

"Malheureusement, d'après ce que m'a affirmé M. Daniel Halévy, il commet l'imprudence de céder à sa passion favorite, un bain de Seine, et plus longtemps qu'il n'aurait fallu. Le surlendemain dimanche 30 mai, il est au lit avec une violente attaque de rhumatisme articulaire intéressant les quatre membres. La fièvre est élevée, la douleur extrême, les mouvements impossibles et le moral très bas."

Il poursuit dans un autre article : " du dimanche 31 mai au lundi 1er juin : la maladie paraissait suivre son cours ; le médecin de Rueil constata même, ce dernier jour une réelle amélioration ; quelques membres pouvaient déjà se mouvoir sans trop de souffrances. Mais dans la nuit du mardi au mercredi (en fait du lundi au mardi) survint une crise douloureuse des plus violentes dans la région du cœur, accompagnée d'angoisse avec sensation de mort imminente.

Au moment où le médecin arrivait en compagnie de Delaborde, tout allait de nouveau bien. Il était une heure du matin ; le malade apaisé reposait tranquillement. Toutefois, le praticien fit poser des vésicatoires sur la région du cœur, car la crise, aux dires de l'entourage avait été terrible et l'agitation extrême ; et il revenait à huit heures :

" La crise est passée, fit-il, il n'y a plus de danger." Le reste de la journée se déroula sans incident. Bizet se rassura, reprit un peu de courage. Vers le soir, un peu avant 21 heures, arrivaient à son lit, son fils Jacques un bambin de quatre ans (trois), et le jeune Reiter, dont la mère, très attachée depuis de longues années à la famille Bizet, entourait le musicien des soins les plus attentifs.

" Mes petits bougres, leur dit-il, allez dormir."

On s'embrassa, et les enfants gagnèrent leur chambre. Tout paraissait au mieux, et Bizet, se sentant envahi par le sommeil, confia : " Je vais peut-être dormir." La pendule marquait 10 heures, mais une heure après, une nouvelle crise le réveilla dans l'angoisse, la poitrine serrée comme un étau.

" Allez chercher Delaborde " gémit-il, puis se tournant vers Mme Reiter :

" Ma pauvre Marie, j'ai une sueur froide, c'est la sueur de la mort... Comment allez vous annoncer ma mort à mon père ?.. " Et il s'évanouit à l'instant. Delaborde ramena le médecin qui, paraît-il, n'avait pas cru devoir se hâter, tellement la crise du mardi lui était apparue d'un pronostic bénin. Sur l'oreiller, le visage de Bizet, encadré de son opulente barbe blonde et de son épaisse crinière, semblait dormir. Bizet était mort."

Le docteur Gelma conclut "*Bizet s'est anéanti vers 23 heures, dans une syncope, et, comme tous les cardio-angineux, il a pu mourir ou dans cette syncope ou dans le sommeil qui a suivi. Il me paraît plus vraisemblable que l'issue fatale dut intervenir entre 23 heures et minuit. C'est également l'opinion de M. J.Reiter qui avait quatorze ans en 1875.*"

" *Bizet a succombé à une complication de rhumatisme articulaire aigu. Sans la polyarthrite fébrile, suite à un refroidissement, il ne serait pas mort pendant une convalescence d'angine en récurrence.*" Telle est sa conclusion.

Il semble aussi qu'il n'est pas exclu le rôle du tabac et du surmenage mais ne croit pas à un syndrome dépressif comme cause adjuvante.

Le troisième témoignage est celui de Ludovic Halévy, sans nul doute il n'est certainement pas le plus fiable. Ses *Cahiers* ne sont que ratures et corrections.

" *Bizet est bien souffrant. Il est à Bougival depuis trois jours. Le lendemain de son arrivée, il a été pris par un rhumatisme articulaire qui lui tient les quatre membres. Il souffre beaucoup et s'inquiète.*"

3 juin : "*Bizet est mort cette nuit à une heure du matin.*"

C'est le 24 juin qu'il fait le récit des événements :

" *Quels vingt jours je viens de passer ! Et que de tristesses nous attendent encore. Cette mort de Bizet est le plus effroyable malheur qui se puisse imaginer. Mardi, il allait mieux, souffrait moins de ce rhumatisme, commençait à retrouver certains mouvements... J'allai tous les matins à cheval à Bougival. Je pars mercredi matin (en fait mardi) et si peu inquiet que je passe par Marly pour prendre des nouvelles de Mme Sardou, récemment accouchée. Je cause pendant un quart d'heure avec Sardou, et je le quitte en lui disant :*

" *Je vais voir Bizet ; il est très souffrant depuis quelques jours, mais il allait mieux hier.*" J'arrive, je trouve Geneviève en larmes ; Bizet fiévreux, agité. Ce rhumatisme dans la nuit s'est porté au cœur. Il y avait eu une crise terrible. Le médecin de Rueil était venu, avait fait mettre un vésicatoire double. Cela se passait à une heure du matin. Le médecin était revenu à 8 heures. "*La crise est passée, avait-il dit, il n'y a plus de danger.*"

"*La journée de mardi fut calme... Bizet se rassura...reprit un peu de courage. Le soir, à dix heures, il était bien tranquille. "Je vais peut-être dormir un peu" disait-il. À 11 heures, il appelle Delaborde : "Allez chercher Delaborde tout de suite." Et il s'évanouit. Delaborde arrive ; une heure après arrive le médecin de Rueil. " Eh bien, lui dit Delaborde, il est évanoui... Que faire ?" -Rien, il est mort." Il était mort à trois heures du matin. Je ne dormais pas... j'entends une voix : " Monsieur Ludovic... Monsieur Ludovic..." Je me lève. C'était la femme de chambre de Geneviève... Elle venait me chercher. Quelle nuit !... Il a fallu enlever Geneviève de*

cette maison. " La phrase suivante est raturée. " *Et ma tante était là, folle comme à son ordinaire, qui voulait s'emparer de Geneviève.*
Que de douleurs ! Que de violences !"

Bizet est mort dans la nuit du 3 juin 1875... dès lors il y a ceux qui le font mourir dans la nuit du 2 au 3 juin après minuit et ceux qui le font mourir dans la nuit du 3 au 4 juin avant minuit !

L'acte de décès établi à la mairie de Bougival est pourtant clair, le 3 juin, 1875 à 2 heures Georges disparaissait...

Michel Poupet en 1977 s'était plongé dans les registres des représentations de l'Opéra-Comique : aucun doute, le 3 juin, *Carmen* était jouée pour la 33ème fois et sans histoire d'après le livre de bord. Aucune indisposition, aucun enrrouement n'étaient signalés.

Et pourtant il est un épisode qui ne manque dans aucune biographie, le "malaise" de Galli-Marié... Un critique, Ernest Reyer, en fait écho le 15 novembre 1875 :

" En écoutant le Trio des cartes, au troisième acte, quelques personnes se souvenaient d'une histoire étrange qui peut-être a déjà été racontée. Un soir Mme Galli-Marié ressentit une impression inaccoutumée en lisant dans son jeu des présages de mort. Son cœur battait à rompre, et il lui semblait qu'un froid malsain était dans l'air. Rentrée dans la coulisse, après des efforts violents pour aller jusqu'à la fin du morceau, elle s'évanouit. Quand elle revint à elle, on essaya de la calmer, de la rassurer, la même pensée l'obsédait toujours, le même pressentiment la troublait. Mais ce n'était pas pour elle qu'elle avait peur : elle chanta donc, puisqu'il fallait chanter. Le lendemain, madame Galli-Marié apprenait que, dans la nuit, Bizet était mort ! "

Bien sûr, le livre de bord ne relate rien de tout cela... mais il existe une lettre de Galli-Marié collée à la page du 3 juin adressée au régisseur : " *Jeudi. Je suis au regret de vous dire que je ne peux pas jouer demain - le docteur Love sort de chez moi et me le défend. Voici son ordonnance et il doit revenir demain dans la journée - je suis au lit avec une fièvre très forte. (...)* "

Quel crédit porter à ce mystère ? L'histoire est belle alors pourquoi pas ?

Revenons à Bougival. Georges repose, son entourage le pleure, et certains tirent des conclusions...

Charles Pigot en 1886 écrit dans son livre : " *On n'a jamais bien connu au juste la nature du mal qui a emporté Georges Bizet ...*". Pourtant il publie dans ce même livre une note d'un docteur Lefebvre. (Qui est-il ? A-t-il connu Georges?)

Voici ce qu'il pense :

"Les symptômes observés permettent sans aucune hésitation d'attribuer cette catastrophe à un oedème de la glotte ou à des troubles cardiaques suraigus. Les renseignements les plus précis indiquent que le compositeur était, depuis quelques années, atteint de diathèse rhumatismale."

Edmond Galabert demande l'avis d'un ami médecin, le Dr J.A. Il prend connaissance du diagnostic du Dr Lefebvre et en déduit que Bizet est décédé d'une endocardite sans pour autant nier la possibilité concomitante d'un oedème de la glotte.

Guiraud se confie à Pigot à l'époque où ce dernier commence la biographie du musicien ; pour lui, Bizet est mort d'une résorption purulente. Guiraud lui-même n'a jamais laissé de traces écrites de ses pensées, aussi n'avons-nous aucun autre détail...

Le même Pigot interroge la veuve de Georges, Geneviève, en 1911 sur la cause du décès de son mari ; elle répondit qu'elle croyait à une crise cardiaque. Pourtant, en 1926, soit quinze ans plus tard, elle affirmait que la cause de la mort est une tumeur de l'oreille qu'aucun chirurgien n'avait osé opérer et que l'on espérait voir se résorber d'elle-même. Elle sera la seule à évoquer "une tumeur" ; ni Guiraud, ni Gallet, ni Ludovic Halévy qui étaient ses collaborateurs du quotidien n'ont jamais fait mention d'un tel phénomène. Jamais non plus dans sa correspondance Georges n'évoque "cette tumeur auriculaire" ou un quelconque rendez-vous auprès d'un chirurgien...

Est-ce là une fantaisie de la part de Geneviève ou la volonté de cacher la véritable cause du décès ? Encore un mystère...

Un mystère qui conduira certains à donner du crédit à la thèse de M. Choudens. Anthony de Choudens, frère de l'éditeur de Bizet et ami de celui-ci, vint s'incliner devant le corps de Georges quelques heures après sa mort. Il trouva suspectes les traces de sang que celui-ci portait au niveau du cou et fit courir le bruit que le compositeur s'était tranché la gorge...

La rumeur circula très vite comme toutes les rumeurs et l'on imaginait que le musicien n'avait pas supporté l'échec de son dernier ouvrage, qu'il vivait mal la cour assidue de Delaborde auprès de Geneviève ou bien encore que sa récente rupture avec la principale interprète de *Carmen*, Célestine Galli-Marié, avait fini de le miner...

Si suicide il y a eu, peut-on imaginer que le praticien qui a constaté le décès n'ait rien vu ?

Bernard Gavoty, un autre biographe, donne une explication logique aux traces de sang : *"Finalement, l'hypothèse la plus vraisemblable est celle de l'éclatement d'une otite latente suivie de réactions vasculaires et d'une suppuration sanguine de l'oreille gauche, ainsi que du noircissement du visage par défaut, dès avant la mort, de circulation sanguine."*

Pour en finir avec cette supposition, il est intéressant de rapporter une analyse de Mina Curtiss qui voit dans le dernier bain de Georges un suicide relevant de l'ordre de l'inconscient.

Enfin un autre diagnostic - l'embolie pulmonaire - est évoqué dans certaines biographies sans que je ne puisse en retrouver la source... Il en est de même pour la rupture d'anévrisme suggérée par le musicologue M. Tassart.

Nous voilà donc avec un jeune mort d'à peine trente-six ans que l'on fait mourir de cinq façons différentes : une complication cardiaque d'un rhumatisme articulaire aigu - cause qui, bien entendu, me semble la plus probable -, un oedème de la glotte, une résorption purulente d'un abcès, une tumeur de l'oreille et enfin un suicide.

Avant de conclure, nous allons redéfinir le rhumatisme articulaire aigu.

Le Jeudi trois jours mil huit cent
soixante quinze, heures de midi, acte de décès de
M^r Léopold Georges Bizet, âgé de trente-
sept ans, compositeur de musique, chevalier de
la Légion d'honneur, né à Paris, décédé aujour-
d'hui à deux heures du matin, en sa maison
de campagne, à Bougival, près de Mantes (Eure-et-Loire),
fils de M. Adolphe et Amant Bizet, compositeur
de musique, âgé de soixante-cinq ans, et de
M^{me} Antoinette Desbates, décédée, et épouse de M. Jean
Baptiste Gouvenier Hoalloy, sans profession,
âgé de vingt-six ans, avec laquelle il était
domicilié à Paris, rue de Douai, N^o 22. Les

témoins ont été Messieurs Ludovic Halévy,
homme de lettres, chevalier de la Légion d'honneur,
âgé de quarante-un ans, résident de décès,
demeurant à Paris, rue de Douai N^o 22, et M^r Joseph
de Bozmiol, rentier, âgé de trente-sept
ans, ami de décès, demeurant à Paris, rue
des F^{rs} Perce N^o 40; lesquels ont signé avec
Monsieur le Conseiller municipal, remplissant les fonc-
tions de Maire, et d'officiers de l'état civil, après
lecture faite et le décès constaté par nous
sousigné.

L. Dubourg
L. de Bozmiol

Acte de décès de Georges Bizet établi à la mairie de Bougival.

IV - LE RHUMATISME ARTICULAIRE AIGU

Le rhumatisme articulaire aigu - RAA - appartient au groupe des syndromes post-streptococciques au même titre que la chorée de Sydenham, la glomérulonéphrite aiguë et l'érythème noueux post-streptococciques. Ce sont tous des complications tardives d'une infection à streptocoque bêta hémolytique du groupe A.

Aujourd'hui le RAA a quasiment disparu des pays industrialisés du fait de l'amélioration du niveau de vie et des conditions sanitaires mais aussi grâce à l'utilisation très large de la Pénicilline G ou V dans le traitement des angines.

De nos jours, l'endémie persiste dans les DOM-TOM et les pays du Tiers-Monde.

1 - Un peu d'histoire...

Historiquement, Hippocrate individualise dans le *Traité des affections* un rhumatisme fébrile, aigu, non mortel touchant électivement les sujets jeunes.

Au XVIème siècle, Baillou fait la distinction entre la goutte et le rhumatisme articulaire.

Plus tard, Sydenham met en évidence la sévérité de la maladie et Cullen affine la sémiologie articulaire.

Au XIXème siècle, Jean-Baptiste Bouillaud signale l'aspect cardiaque de la pathologie et conclut au double tropisme articulaire et cardiaque. En 1835 il note dans son *Traité clinique des maladies du cœur* : "Plus de la moitié des maladies du cœur non congénitales sont d'origine rhumatismale."

Biologiquement, les streptocoques sont observés pour la première fois par Pasteur en 1876 chez une femme atteinte de la fièvre puerpérale.

Et enfin, en ce qui concerne l'aspect thérapeutique, en 1874 l'anglais Maclagan recommande l'utilisation de l'acide salicylique découvert par Galien. En France, G. Sée contre l'avis de Bouillaud tente d'imposer ce traitement en 1876 ; Bizet est déjà décédé depuis un an...

2 - Généralités

La population à risque englobe les enfants après 4 ans, les adolescents et les sujets ayant des antécédents personnels ou familiaux de syndrome post streptococcique.

Le RAA succède à une infection pharyngée dans deux cas sur trois et les angines à streptocoques représentent 10 % de la totalité des pharyngites. Avant l'ère de la Pénicilline entre 1 et 3% des infections amygdaliennes se compliquaient d'un RAA.

L'intervalle de deux à trois semaines qui sépare l'infection du début clinique de la maladie ne résulte pas de l'effet direct des streptocoques ou de leurs toxines mais de la réaction immunitaire dirigée contre ces mêmes streptocoques.

Il faut probablement des infections répétées pour induire une mémoire immunologique et provoquer la maladie.

3- Les angines à streptocoques

Classiquement, elles réalisent des angines érythémateuses et érythémato-pultacées, rarement pseudo-membraneuses.

La dysphagie brutale et importante s'accompagne d'une poussée fébrile jusqu'à 39°C, de céphalées et parfois chez l'enfant de troubles digestifs.

Très fréquemment, on constate des adénopathies cervicales satellites.

Le reste de l'examen clinique est sans particularité : pas de rhinite, laryngite ou bronchite.

Devant un tel tableau clinique, une antibiothérapie précoce et efficace doit être instaurée pour éviter au maximum une complication telle que le RAA.

4 - Manifestations cliniques du RAA

Quinze à vingt jours après l'infection amygdalienne, le RAA débute soit brutalement par la polyarthrite, soit à bas bruit lors d'une cardite.

a) les manifestations articulaires

Il s'agit le plus souvent d'une polyarthrite migratrice touchant électivement les grosses articulations (genoux, poignets, coudes, hanches et tibio-tarsiennes). Les articulations sont gonflées, chaudes, douloureuses, impossibles à mobiliser, avec une peau tendue et rosée en regard.

On retrouve quelques cas d'oligoarthrite voire de monoarthrite.

La durée spontanée de l'accès rhumatismal est d'environ un mois.

b) les manifestations cardiaques

Elles dominent le pronostic avec le risque aigu d'une insuffisance cardiaque dans le cadre d'une pancardite ou le risque tardif de complications valvulaires. Plus le sujet est jeune, plus elles sont fréquentes. Les tuniques cardiaques peuvent être isolément ou globalement atteintes.

- *l'atteinte endocardique* est variable, avec le plus souvent l'apparition d'un souffle systolique d'insuffisance mitrale (plus rarement d'insuffisance aortique).

- *l'atteinte myocardique* se traduit par l'apparition de signes d'insuffisance cardiaque de mauvais pronostic : assourdissement des bruits du cœur, tachycardie, bruit de galop, troubles de la repolarisation. Il existe une cardiomégalie.

- *l'atteinte péricardique* est rare, elle se manifeste par une dyspnée, des précordialgies, un frottement à l'auscultation. Le volume de la silhouette cardiaque est augmenté et il existe des troubles de la repolarisation sur l'électrocardiogramme.

- *la pancardite* est une atteinte simultanée des trois tuniques avec insuffisance cardiaque globale ; presque toujours mortelle, elle a pratiquement disparu aujourd'hui.

L'évolution des cardites est variable, mais les péricardites guérissent le plus souvent sans complication, les myocardites sont lentes à disparaître, et les endocardites laissent de façon assez fréquente des séquelles valvulaires.

c) les signes généraux

Sont marqués par une hyperthermie pratiquement constante, de courte durée, accompagnée de sueurs abondantes et par une asthénie, une anorexie et une pâleur. Dans certains cas, des troubles digestifs (douleurs abdominales liées à une adénolymphite ou à un foie cardiaque) sont décrits ainsi qu'une épistaxis.

d) les signes cutanés

Très inconstants, ils ont une grande valeur diagnostique. Ce sont les nodosités de Meynet (petites tumeurs sous-cutanées indolores au niveau des faces d'extension, des membres et du rachis) et l'érythème marginé de Besnier (macules rosées fugaces et non prurigineuses localisées sur le tronc et à la racine des membres).

e) les manifestations neurologiques

Il s'agit de la chorée de Sydenham qui n'apparaît qu'après plusieurs poussées évolutives : mouvements involontaires, désordonnés, anarchiques, diffus et bilatéraux accompagnés de troubles du comportement à type d'hyperémotivité et d'instabilité. Elle évolue sur plusieurs mois.

f) le rhumatisme articulaire aigu de l'adulte ou rhumatisme post-angineux

Il diffère discrètement de la forme commune sus-décrite qui touche essentiellement l'enfant et l'adolescent ; il est donc intéressant dans le cadre de cette thèse d'en développer la sémiologie.

Dans les années 60, une étude est faite sur plus de 500 cas observés en milieu militaire ; elle concerne donc des hommes d'une vingtaine d'années.

Ainsi il s'agit le plus souvent d'une primo-invasion ; les conditions sociales influent peu mais le manque d'hygiène est un facteur prédisposant, elle semble plus atteindre les ruraux que les citadins et le climat froid et humide serait un facteur favorisant. Dans certains cas typiques, on cite des rhumatismes survenus après un bain froid... Le rôle de la fatigue, du surmenage et de l'alimentation n'ont pas été clairement démontrés (rôle protecteur de l'œuf?). Il semble par contre exister un facteur hérédité.

Cliniquement, on retrouve une affection amygdalienne 8 à 15 jours avant les signes articulaires et ce dans 60 % des cas. Elle peut être associée à une rhinite, une otite, une sinusite, une laryngite ou encore un épisode grippal. L'angine, comme chez l'enfant, est érythémateuse, érythémato-pultacée ou phlegmoneuse.

- *La polyarthrite* frappe en premier lieu les plus grosses articulations avec une prédilection pour les membres inférieurs. Hyperalgique, seule l'immobilité stricte calme la douleur. L'évolution se fait le plus souvent sans séquelle.

- *La fièvre* accompagne généralement les manifestations articulaires, avec des accès de tachycardie, sueurs et odeur aigrelette. On décrit aussi une pâleur, des épistaxis et une diminution de la diurèse avec des urines troubles et colorées.

- *Les manifestations respiratoires* très rares chez l'enfant sont ici plus fréquentes : pleurésie, pneumonie et oedème aigu du poumon peuvent se rencontrer associés à une péricardite.

- On décrit aussi des *atteintes vasculaires*, plutôt rares : aortite, anévrisme de la crosse.

- *Les complications neurologiques* sont exceptionnelles. Pour mémoire, il s'agit du rhumatisme cérébral de Boerhaave qui touche les hommes débilités et/ou alcooliques. Souvent mortel, on note un état confusionnel associé à des signes généraux tels que fièvre à 40°C, polypnée anxieuse, sueurs.

La chorée de Sydenham ne se voit que très rarement chez l'adulte.

- *Les formes péritonéales* et pseudo-appendiculaires sont fréquentes (douleurs abdominales brutales avec diarrhées, vomissement et élévation de la température).

- *Les signes cutanés* -nodosités de Meynet et érythème marginé- sont encore plus rares chez l'adulte que chez l'enfant.

- *Enfin les atteintes cardiaques* :

Elles semblent plus exceptionnelles et moins sévères que chez l'enfant mais le risque demeure.

- La myocardite est constante dans les formes graves ; elle explique le galop, les troubles du rythme et l'augmentation du volume du cœur.

- L'endocardite est fréquente et se traduit cliniquement par des précordialgies. Elle est souvent associée à la myocardite ou à la péricardite.

- La péricardite est rare, souvent uniquement "électrique". Lorsqu'elle s'exprime cliniquement, elle peut être violente (douleur pseudo-angoreuse, dyspnée) ou frustre.

- L'atteinte globale des trois tuniques détermine le rhumatisme cardiaque évolutif, le RCE, il peut exister d'emblée ou évoluer sur une durée variable. Le réveil du processus inflammatoire est alors spontané ou révélé par un traumatisme, une infection ou une simple fatigue. Cliniquement, on retrouve un fébricule, une altération de l'état général, une dyspnée, des arthralgies, une tachycardie ou tachyarythmie, et des signes plus ou moins nets d'insuffisance cardiaque globale (hépatomégalie, oedèmes, épanchements, diminution de la diurèse). L'évolution est variable, mais parfois assez rapidement mortelle.

5 - les critères révisés de Jones

Dès l'affirmation d'une infection streptococcique récente (élévation significative du titre des anticorps anti-streptococciques ou prélèvement de gorge positif ou scarlatine récente), l'association de deux critères majeurs ou bien d'un critère majeur et deux critères mineurs confirme le diagnostic de rhumatisme articulaire aigu.

- *Critères majeurs* = polyarthrite, cardite, érythème marginé, nodules de Meynet et chorée.

- *Critères mineurs* = arthralgies, fièvre, antécédent défini de RAA, vitesse de sédimentation augmentée, présence de la protéine C réactive, allongement de l'espace PR.

6 - biologie

Le dosage des anticorps antistreptococciques est élevé : antistreptolysines O, mais aussi antihyaluronidases et antistreptokinases.

Le prélèvement de gorge est souvent négatif.

La vitesse de sédimentation est toujours élevée et se normalise rapidement avec le traitement ; la CRP est présente dans le sérum et l'on note une hyperfibrinémie.

Au niveau de l'hémogramme, on retrouve souvent une hyperleucocytose avec polynucléose au début de la maladie, parfois une anémie.

7 - traitement

Il repose sur l'association antibiotiques-anti-inflammatoires et repos strict au lit pendant un minimum de trois semaines.

La pénicilline G est l'antibiotique de référence du RAA, à raison de 1 à 2 millions d'unités par jour pendant 10 jours afin de stériliser le foyer amygdalien. Le traitement d'attaque est relayé par un traitement d'entretien, on utilise la benzathine-pénicilline (Extencilline^R) à la posologie suivante : 1 200 000 unités toutes les 2 à 3 semaines pendant 5 ans (600 000 unités avant 6 ans) minimum. En cas d'allergie, on prescrit un macrolide en prise quotidienne.

À l'antibiothérapie d'attaque, on associe une corticothérapie : 2 mg par kg et par jour sans dépasser 80 mg par jour et ce jusqu'à la normalisation de la VS puis réduction de la posologie sur 10 semaines et arrêt.

L'aspirine est de moins en moins utilisée dans le RAA ; elle reste cependant un traitement possible dans les syndromes mineurs qui comportent soit une polyarthralgie fébrile, soit des troubles du rythme et de la conduction, soit la persistance d'un syndrome inflammatoire dans les suites d'une angine streptococcique.

Sous un traitement bien conduit l'évolution est en général favorable et les séquelles valvulaires rares.

V - CONCLUSION

Affirmer que Georges Bizet est décédé des suites de complications cardiaques d'un rhumatisme articulaire aigu est impossible, l'administration du Père-Lachaise n'ayant pas autorisé une exhumation du corps, pratique pourtant de plus en plus courante de nos jours !

Cependant cette hypothèse est à mes yeux la plus vraisemblable.

Toute sa vie durant, Georges est atteint deux à trois fois par an d'une affection amygdalienne. Les antibiotiques n'ont pas encore été découverts et ses soins passent avant tout par un repos forcé et une alimentation exagérée dès la dysphagie passée. On sait qu'Aimée et Adolphe, ses parents, se sont un temps soignés par homéopathie (découverte en 1810). En a-t-il usé ? Rien n'est moins sûr.

Certaines de ces angines se compliquent de douleurs rhumatismales, notamment en 1859.

Au mois de mars 1875, très abattu physiquement et psychologiquement, une nouvelle et dernière angine compliquée d'une otite qui l'assourdit, l'affaiblit encore un peu plus.

Cette angine très rapidement rechute et se complique d'une atteinte rhumatismale qui le cloue au lit. Il souffre et reçoit ses amis assis dans son fauteuil, fait inhabituel. Un matin, alors qu'il voulait se lever seul, il tombe de son lit...

Puis il va mieux, insiste pour rejoindre Bougival ; on sent alors l'entourage en désaccord. Geneviève fait même appel à un médecin pour tenter de dissuader son mari. Malheureusement il donne son aval et la famille Bizet part en voyage.

Les douleurs se sont atténuées, Georges retrouve un semblant de santé et cède à son envie de baignade dans la Seine...

Catastrophe, les effets de ce bain en eau froide ne tardent pas à se faire sentir et Georges est à nouveau alité.

La crise de rhumatisme aigu est violente, immobilisant bras et jambes, la fièvre est très élevée et le moral au plus bas. Le lendemain on note une discrète amélioration des douleurs articulaires, mais dans la nuit survient une complication cardiaque : il a des "crises d'étouffements", une douleur thoracique constrictive accompagnée par une angoisse et une sensation de mort imminente, une agitation... et la crise passe.

Après une journée calme, c'est à nouveau la tempête : deuxième crise cardiaque avec une douleur constrictive, de la fièvre, des sueurs et toujours cette angoisse. Georges s'évanouit et ne reviendra jamais à lui. Le médecin de Rueil, celui des derniers jours n'a pas laissé de traces écrites de son diagnostic.

Qu'avait-il constaté ? Existait-il des signes de décompensation cardiaque dès la première nuit ? Les détails de l'observation manquent pour affiner le diagnostic.

Ainsi Bizet, comme l'auraient voulu les détracteurs de *Carmen*, n'a pas mis fin à ses jours mais, sans ce bain dans la Seine, peut-être aurait-il vécu encore quelques années ...

VI - ÉPILOGUE

" Si parfois un quelconque homme de génie essaye de secouer le collier de la tradition, on s'arrange de façon à le noyer dans le ridicule ; alors, le pauvre homme de génie prend le parti de se laisser mourir très jeune, et c'est la seule manifestation pour laquelle il trouve de nombreux encouragements."

Claude Debussy.

L'enterrement de Georges Bizet a lieu le 5 juin 1875 en l'Église de la Trinité.

Quatre mille personnes assistent à l'office parmi lesquels figurent Charles Gounod, Ernest Guiraud, Edmond Galabert, Camille du Locle, Henri Delaborde, Saint-Saëns, Ambroise Thomas toute la troupe de *Carmen* mais aussi celle de *Arlésienne*, Padeloup aussi, revenu précipitamment de Caen où il dirigeait un festival... Côté famille, Adolphe Bizet écrasé par la douleur est soutenu par Ludovic et son père, Léon Halévy ; Geneviève quant à elle, prostrée à Saint-Germain, n'assiste pas aux obsèques de son mari.

Les discours font l'éloge du compositeur disparu, du Locle finit ainsi le sien : *" Ainsi donc, le chemin que, depuis l'enfance, il suivait avec tant d'énergie et de volonté, ce chemin conduisait à cette tombe... Il marchait à la tête de cette jeune pléiade d'où sortiront les maîtres de demain ; il est tombé à la veille du triomphe. Après avoir conquis les lettrés et les délicats, il marchait à la conquête de la foule ; non pas en descendant vers elle, mais en l'obligeant à s'élever jusqu'à lui."* Gounod trop ému ne peut terminer les quelques lignes qu'il a préparées pour son ami.

Autour de cette tombe, les phrases d'usage ne varient guère, tous louent l'ami fidèle, le compositeur regretté, l'âme dévouée...

Cinq mois plus tard, un hommage public est rendu à sa mémoire au Concert de l'Association Artistique sous la direction d'Edouard Colonne ; l'orchestre exécuta une composition de Massenet et Célestine Galli-Marié récita des vers

écrits à cette occasion par Louis Gallet pendant que l'orchestre jouait un passage de *l'Arlésienne*. La cérémonie se termina sur l'ouverture de *Patrie*.

L'inhumation provisoire a lieu au cimetière Montmartre et le soir, à l'Opéra-Comique, *Carmen* est représentée par une troupe en larmes...

Un an plus tard, le 11 juin 1876, l'architecte Charles Garnier et le sculpteur Paul Dubois érigent au Père-Lachaise un tombeau surmonté du buste de Bizet en souvenir de leur ami ; la dépouille du compositeur est transférée.

Les représentations de *Carmen* sur la scène de l'Opéra-Comique sont suspendues le 13 juin 1875, reprennent le 15 novembre et se terminent définitivement le 15 février 1876 ; à partir de cette date, l'opéra-phare de Georges entame une carrière internationale et réapparaît à l'affiche à Paris en 1883 avec comme interprète principale, Célestine Galli-Marié, appuyée par Mme Straus-Bizet.

Déjà Wagner, Brahms, Tchaïkovski avaient pris conscience du génie novateur de l'œuvre de Bizet ; Nietzsche écrivit bientôt aussi son admiration : "*Hier, me croirait-on ? J'ai entendu pour la vingtième fois le chef d'œuvre de Bizet. Comme une telle oeuvre vous rend parfait ! On en devient soi-même un chef d'œuvre... Et de fait, chaque fois que j'ai entendu Carmen je me suis senti plus philosophe, meilleur philosophe qu'il ne me semble d'habitude.*"

C'est une version remaniée par Guiraud qui fait le tour du monde, un véritable succès : Anvers et Budapest (en hongrois) en 1876, Saint-Pétersbourg (en italien), Stockholm (en suédois), Londres (en italien), New York (en italien), Dublin (en italien) et Philadelphie (en italien) en 1878, Londres (en anglais), Melbourne (en anglais), Naples (en italien) en 1879, Hambourg, Berlin et Prague (en allemand) en 1880, Zurich, Mexico, New York (en anglais), Barcelone, Buenos Aires, Malte (en italien) et Gênes en 1881, enfin New York (en français) en 1882.

Et le 27 octobre 1883, Célestine Galli-Marié remonte sur scène à l'Opéra-Comique dans le rôle de Carmen ; Ludovic Halévy écrit dans ses *Cahiers* : "*Et ce soir-là, ce fut le triomphe complet, absolu de Bizet.*"

Du Locle à Rome est touché par cette gloire : "*Voilà donc le succès, le grand succès venu !*"



Tombeau de Georges Bizet
(Ch. Garnier et P. Dubois)
Photo É. Nicoulaud



J'y suis aussi sensible, vous le savez, que vous pouvez l'être vous-même... Pauvre Bizet ! Cela est ma pensée constante depuis quelques jours, comme c'est la vôtre !"

Le 23 décembre 1904, on fête la 1 000ème représentation ! Et en 1935, *Carmen* existe dans 23 langues du monde...

Que sont devenus pendant ce temps-là les acteurs de l'histoire de Georges ?

Son père, Adolphe, ainsi que sa belle-mère, Léonie décèdent la même année, 1884.

Quant à Geneviève, elle commence une nouvelle vie.

Georges avait, dans un dernier souffle, confié Geneviève au pianiste Henri Delaborde et il existe un contrat de mariage établi le 23 août 1876. Mais celui-ci fut déclaré nul en 1878. La légende raconte que très affligée par la disparition de Georges, elle avait accepté, résignée, cette union mais très vite, saisie de regrets et de remords, elle fit dire à Delaborde par Ludovic qu'elle ne voulait plus le voir.

Plus tard, elle repousse aussi Guy de Maupassant et Ernest Guiraud... et épouse finalement un avocat, Emile Straus, son amant depuis quelque temps.

Elle se fait appeler Madame Straus-Bizet et brille dans la société parisienne.

Son salon est très fréquenté, on y rencontre les amis du temps de Georges, Meilhac, Guiraud mais aussi Maupassant, Anatole France, Degas, Delaunay et Marcel Proust.

Gustave Schlumberger fait un portrait dans ses *Souvenirs* : "*Sans être belle, elle avait des yeux admirables, qui éclairaient les traits les plus intelligents, souvent altérés par un tic nerveux dont elle souffrait presque constamment.(...) Elle était certainement une des femmes les plus charmantes de sa génération, infiniment spirituelle, constamment affectueuse et dévouée pour ses amis. Elle était sans religion aucune, se disait païenne, et quelque peu amoral dans ses propos ; mais elle était si bonne et si sensible qu'elle n'eût pas fait de mal à une mouche. Mal portante mais raffinée à l'excès, ayant vu défiler chez elle presque tout ce que Paris comptait d'hommes d'esprit, elle n'avait qu'une terreur : s'ennuyer. Elle ne pouvait supporter la solitude et tombait aussitôt dans la plus extrême et malade mélancolie.*"

Jacques et Marcel Proust allaient ensemble à l'Ecole Pape-Carpentier puis au Lycée Condorcet. Quelques années plus tard, Proust, toujours ami de Jacques, fréquente le salon de Geneviève et s'inspire de Mme Straus-Bizet pour écrire le personnage de la duchesse de Guermantes.

" *Mes amis retrouveront aussi dans Le côté de Guermantes de vos mots dont ils ont tant ri...*" lui écrit Marcel Proust.

Geneviève a changé, elle n'est plus la jeune femme terrorisée par sa mère, angoissée par ses démons même si elle disparaît de temps en temps pour séjourner en maison de santé.

Elle meurt en 1926 à 77 ans, quatre ans après le suicide de son fils, et n'ayant pas pris soin des manuscrits et des papiers personnels de Georges, les dispersa aux quatre vents.

La Bibliothèque du Conservatoire reçut la majeure partie des manuscrits et la Fondation Rothschild bénéficia des droits de *Carmen*...

Le Prix Georges Bizet, fondé par Geneviève, est décerné la première fois en 1931 à François Bousquet ; il devait récompenser chaque année un compositeur âgé de moins de quarante ans et ayant produit une oeuvre remarquable au cours des cinq dernières années.

BIBLIOGRAPHIE

I- OUVRAGES ET BIOGRAPHIES CONCERNANT GEORGES BIZET

1-BIZET Georges, **Lettres** (1850-1875)
Calmann-Lévy, Paris, 1989.

2-BIZET Georges, **Lettres à un ami** (1865-1872)
introduction de Edmond Galabert
Calmann-Lévy, Paris, 1909.

3-BIZET Georges, **Lettres. Impressions de Rome. La Commune.**
préface de Louis Gandérax
Calmann-Lévy, Paris, 1908.

4-CARDOZE Michel, **Georges Bizet**
Musique-Mazarine, Paris, 1982.

5-CHÂTELAIN Amy, **Bizet dans Les musiciens célèbres**
ed.d'art présentée par Lucien Mazenod sous la direction de Jean Lacroix
Genève, 1946.

6-CLASSENS Henry, GALHARRET Renée, **La mort mystérieuse de
Georges Bizet, dans Miroir de l'Histoire**, n°105, septembre 1958.

7-COMBARIEU J. et BRANCOUR R., **Bizet
dans La revue musicale**, tome 9, 1909.

8-CURTISS Mina, **Bizet et son temps**
La Palatine, Genève, 1961.

9-DELMAS Marc, **Georges Bizet 1838-1875**
Pierre Bossuet éditeur, Paris, 1930.

10-DUFOURCQ Norbert, **Petite histoire de la musique**
Larousse, 1982.

11-GALABERT Edmond, **Georges Bizet, souvenirs et correspondance**
Calmann-Lévy, Paris, 1877.

12- GALABERT Edmond, **La maladie et la mort de Bizet**
dans *Le Passant*. Paris, 1888.

13-GAUTHIER-VILLARS Henry, **Bizet dans Les musiciens célèbres**
H.Laurens éditeur, 1928.

14-GOLDBECK Frédéric, **Des compositeurs au XX^{ème} siècle.**
1980.

15-IMBERT Hugues, **Médailleurs contemporains**
librairie Fischbacher, Paris, 1903.

16-IMBERT Hugues, **Georges Bizet**
édition des Amateurs
Bibliothèque de l'Art Ancien et Moderne. Date ?

17-KENDALL Alan, **Chroniques de la musique.**
1965.

18-LAGENEVAIS F., **Bizet dans La revue musicale**
15 juillet 1883.

19-LALOY Louis, **La musique retrouvée**
librairie Plon, 1928.

20-LANDORMY Paul, **Bizet**
Gallimard, 1950.

21-MALHERBE Henry, **Georges Bizet**
conférence prononcée aux Concerts Historiques Padeloup à l'Opéra
le 10 février 1921
Le Ménestrel.

22-MALHERBE Henry, **Carmen**
éditions Albin Michel, 1951.

23-MARECHAL Henri, **Souvenirs d'un musicien**
librairie Hachette et Cie, 1907.

24-MARNOLD Jean, **Musique d'autrefois et d'aujourd'hui**
Dorbon-Ainé, 1909.

25-MENETRIER Jean-Alexandre, **Les feux de la rampe**
L'avant-Scène Opéra, mars-avril 1980.

26-MERLIN Olivier, **Le chant des sirènes**
Julliard éditions, 1969.

27-PIGOT Charles, **Georges Bizet et son oeuvre**
Dentu, Paris, 1911.

28-POUPET Michel, **Georges Bizet**
dans le Courrier musical de France, 4^{ème} trimestre 1965.

29-POUPET Michel, **A propos de la mort de Bizet
une lettre inédite de Célestine Galli-Marié**
Revue de musicologie, tome LXIII, 1977.

30-RENAUDIN André, **Georges Bizet et ses parents en cinq énigmes**
tirage indépendant, 1975.

31-ROBERT Frédéric, **Georges Bizet, l'homme et son oeuvre**
éditions Slatkine, 1981.

32-ROY Jean, **Bizet**
éditions Solfège-Seuil, Malesherbes, 1983.

33-SÉRÉ Octave, **Musiciens français d'aujourd'hui**
Mercure de France, Paris, 1912.

34-STRICKER Rémy, **Georges Bizet**
Biographies-Gallimard, 1999.

35-TIERSOT Julien, **Un demi-siècle de musique française (1870-1917)**
librairie Félix Alcan, 1918.

36-WILDER Victor, **Georges Bizet, esquisse biographique**
dans Le Ménestrel, Journal du monde musical, 41^{ème} année, juillet 1875
Heugel et Cie éditeurs.

II- OUVRAGES GÉNÉRAUX

1-Dictionnaire de la musique
Ed. Bordas.

2-Dictionnaire de la musique française
Ed. Larousse.

3-Dictionnaire de la musique:les compositeurs
Ed. Encyclopedia Universalis.

4-Dictionnaire encyclopédique de la musique
Ed. Laffont.

5-Guide de la musique symphonique
Ed. Fayard.

6-Guide de l'Opéra
Ed. Fayard.

7-La musique occidentale du chant grégorien à Béla Bartok
Ed. Fuzeau.

8-DUBY Georges, Histoire de la France de 1852 à nos jours
Larousse,1987.

III-ARTICLES PUBLIÉS SUR INTERNET

1-Le XIXème en musique classique
info@resmusica.com.

2-Bizet Georges 1838-1875
<http://www.fr/culture/france/musique>.

3-Georges Bizet, Carmen
<http://www.citeweb.net/carmen>.

IV- OUVRAGES SUR L'HISTOIRE DE LA MEDECINE

1-CHASTEL Claude et CENAC Arnaud, Histoire de la médecine, introduction à l'épistémologie
éditions Ellipses, 1998.

2-DELAHAYE J.P., Histoire des cardiopathies valvulaires : de Vieussens à Carpentier
Conférences d'Histoire de la Médecine, cycle 1994-1995
collection Fondation Marcel Mérieux.

3-FLEURETTE J., 100 ans de lutte contre les maladies infectieuses
Conférences d'Histoire de la Médecine, cycle 1996-1997
collection Fondation Marcel Mérieux.

4-GONZALÈS Jacques, Initiation à l'Histoire de la Médecine
éditions Heures de France, 1987.

V-DOCUMENTATION MÉDICALE SUR LE RAA

1-ABLARD G.,LACAN A., **Le rhumatisme articulaire aigu**
Acta rheumatologica, n°20
Geigy,France, 1964.

2-BACH J.F.,**Le rhumatisme articulaire aigu, une maladie encore d'actualité dans les pays en voie de développement**
Masson, La presse médicale, novembre 1986.

3-CHEVALLIER J.,DURAND M.,GOULLET Ph.,
Traitement du rhumatisme articulaire aigu
Médicorama, n°12, Novembre 1965.

4-LEFAURE S.,AZIZI,**Les affections streptococciques**
date?

5-LEMAIRE V., PEYROU D., RYCKEWAERT A.,
Rhumatisme streptococcique de l'adulte
Masson, La nouvelle presse médicale, octobre 1982.

6-LEMAIRE V., **Aspects nouveaux du RAA**
Le concours médical, septembre 1992.

7-**Le Rhumatisme Articulaire Aigu,**
Encyclopédie Médico-Chirurgicale
Elsevier,Paris.

8-E.Pilly, **maladies infectieuses**
par l'APPIT
éditions 2M2, 1992.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Photo Charles Gounod , dédicacée à Georges Bizet, Doc. B.N.F.	6
Portrait Georges Bizet à la Villa Médicis, par Giacomotti, Doc. B.N.F.	10
Bizet en voyage , fac-similé d'un croquis par G. Planté, Doc. B.N.F.	16
Portrait de Fromental Halévy , photo Bingham, Doc. B.N.F.	20
Georges Bizet vers 1863 , photo de Nadar, Doc. B.N.F.	23
Geneviève Bizet , étude par Delaunay, Musée des Beaux-Arts à Nantes	28
Famille Halévy , portraits, Coll. Guy-Loë, et Nabokov-Joxe	30
Ludovic Halévy , par Nadar, Doc. B.N.F.	31
Photo Jacques Bizet enfant , Doc. B.N.F.	40
Célestine Galli-Marié , Doc. B.N.F. et B.I.F.	43
Partition Carmen dédicacée à Padeloup par G. Bizet, Doc. B.N.F.	45
Décors de Carmen , Lamy, pour la création en 1875, Ed. Choudens (actes 1 et 2)	46
Décors de Carmen , Lamy, pour la création en 1875, Ed. Choudens (actes 3 et 4)	47
Geneviève Bizet , Doc. B.N.F.	52
Dernier portrait du compositeur , 1875, par Carjat, Doc. B.N.F.	59
Acte de décès de Bizet établi à la mairie de Bougival	67
Photo du tombeau de Georges Bizet au Père-Lachaise, photo Nicoulaud	79

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION	1
I - La vie	2
1 - Premiers pas	2
2 - Rome	8
3 - Paris	17
4 - Mariage	29
II- La maladie	53
III- La mort	60
IV- Le Rhumatisme Articulaire Aigu	68
1 - Un peu d'histoire	68
2 - Généralités	69
3 - Les angines à streptocoques	69
4 - Manifestations cliniques du RAA	70
5 - Les critères révisés de Jones	73
6 - Biologie	74
7 - Traitement	74
V - Conclusion	75
VI - Epilogue	77
<i>BIBLIOGRAPHIE</i>	<i>82</i>
<i>TABLE DES ILLUSTRATIONS</i>	<i>88</i>
<i>TABLE DES MATIERES</i>	<i>89</i>
SERMENT D'HIPPOCRATE	90

SERMENT D'HIPPOCRATE

En présence des maîtres de cette école, de mes condisciples, je promets et je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine.

Je dispenserai mes soins sans distinction de race, de religion, d'idéologie ou de situation sociale.

Admis à l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe, ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser les crimes.

Je serai reconnaissant envers mes maîtres, et solidaire moralement de mes confrères. Conscient de mes responsabilités envers les patients, je continuerai à perfectionner mon savoir.

Si je remplis ce serment sans l'enfreindre, qu'il me soit donné de jouir de l'estime des hommes et de mes condisciples, si je le viole et que je me parjure, puissé-je avoir un sort contraire.

BON A IMPRIMER N° 176

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE

Vu, le Doyen de la Faculté

VU et PERMIS D'IMPRIMER
LE PRÉSIDENT DE L'UNIVERSITÉ

LARROQUE (Delphine) - Le mystère de la mort de Georges Bizet
– 99 pages. (Thèse : Méd., Limoges 2000)

RÉSUMÉ :

Le 3 juin 1875, Georges Bizet meurt et il se noue alors un réseau de légendes et de mystères mêlant sa disparition et l'insuccès relatif de *Carmen*, son dernier opéra, aujourd'hui le plus populaire du monde.

S'est-il suicidé ? Ou bien est-il décédé des complications cardiaques d'un rhumatisme articulaire aigu ?

Après étude et au regard des témoignages, il apparaît évident que le compositeur, toute sa vie durant, a souffert d'angines répétitives de plus en plus sérieuses.

La dernière, en mars 1875, aggravée par un surmenage et une certaine mélancolie, se complique d'un rhumatisme articulaire aigu.

Un ultime bain en eau froide, un plaisir qu'il avait ramené de Rome, précipite Georges Bizet vers la mort.

MOTS CLÉS :

- Bizet
 - Biographie
 - XIXème siècle
 - Angine
 - Rhumatisme articulaire aigu
-

JURY :

Président	Monsieur le Professeur R. TRÈVES
Juges	Madame le Professeur F. ARCHAMBEAUD Monsieur le Professeur P. VIROT Monsieur le Professeur P. WEINBRECK
Membre invité	Monsieur le Docteur J.F. PONS